

LEWIS CARROLL

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

NOUVELLE TRADUCTION

Titre original : *Through the Looking-Glass*
(Edition : *The World's Classics*, Oxford University Press, 1982)

Traduit de l'anglais
par Laurent Chiacchiérini

© 1984-2008

Tous droits réservés pour cette traduction

CHAPITRE 1

LA MAISON DANS LE MIROIR

Une chose est sûre : le chaton blanc n’y était pour rien ; tout était de la faute du chaton noir. En effet, depuis un bon quart d’heure, Dina faisait la toilette du chaton blanc (qui se laissait faire très docilement, il faut le reconnaître). Ce dernier ne pouvait donc pas avoir trempé dans l’affaire.

Voici comment la chatte procédait à la toilette de ses petits : elle commençait par les immobiliser avec une patte puis, de l’autre, leur frottait la figure à rebrousse-poil, en partant du bout du nez. Or à ce moment-là, disais-je, elle se consacrait au chaton blanc, lequel se tenait tranquille et s’efforçait de ronronner – conscient sans doute que c’était pour son bien.

Cependant, le chaton noir, qui y était passé plus tôt dans l’après-midi, avait profité qu’Alice s’était légèrement assoupie dans le grand fauteuil pour s’en donner à cœur joie avec sa pelote de laine à tricoter. À force de la malmener, il l’avait entièrement déroulée et répandue sur le tapis. À présent, il essayait d’attraper sa queue au milieu de l’enchevêtrement.

— Oh, le vilain ! s’écria la fillette.

Se saisissant de l’animal, elle lui administra un baiser pour bien lui faire comprendre sa colère.

— Vraiment, je me demande comment Dina t’a élevé ! N’est-ce pas, Dina ? interpella-t-elle la chatte, d’un ton aussi réprobateur que possible.

Puis, remontant dans le fauteuil, le chaton et la laine à la main, elle entreprit de refaire la pelote. Toutefois, comme elle n’arrêtait pas de parler, tantôt au petit chat, tantôt à elle-même, elle n’avançait guère. Le minou la regardait faire, sagement assis sur son genou, donnant de temps à autre un léger coup de patte à la pelote, comme s’il voulait l’aider.

— Sais-tu quel jour on est, demain ? reprit Alice. Tu le saurais si tu avais regardé par la fenêtre avec moi. Mais tu ne pouvais pas : Dina était en train de faire ta toilette. J’ai vu les enfants ramasser du bois mort pour le feu de joie – et tu sais qu’il en faut, du bois ! Seulement il faisait trop froid dehors, il s’est mis à neiger et ils ont dû rentrer. Mais ça ne fait rien, Minou, on ira voir le feu de joie demain.

Alice enroula un peu de laine autour du cou du chaton pour voir l’air que ça lui donnait. Mais l’animal se débattit et la pelote, lui échappant des mains, se dévida sur plusieurs mètres.

— Tu sais pourquoi j’étais tellement en colère ? poursuivit Alice dès qu’ils furent à nouveau confortablement installés. Quand j’ai vu toutes les bêtises que tu avais faites, j’ai eu envie d’ouvrir la fenêtre et de te jeter dans la neige ! Et tu ne l’aurais pas volé, gentil petit garnement ! Qu’as-tu à dire pour ta défense ? Chut ! Ne m’interromps pas ! Je vais te dire tout ce que tu as fait comme bêtises. Premièrement, tu as crié deux fois pendant que Dina faisait ta toilette tout à l’heure. Et ne prétends pas le contraire : je t’ai entendu. Hein ? Qu’est-ce que tu dis ? Elle t’avait mis la patte dans l’œil ? Eh ben, c’est bien fait. Tu n’avais qu’à fermer les yeux, ça ne serait pas arrivé. Et puis écoute-moi au lieu de chercher des excuses ! Deuxièmement, tu as tiré la queue de Boule de Neige quand j’ai mis la soucoupe de lait devant elle. Comment ça, tu avais soif ? Et alors, elle n’avait pas soif, elle ? Et troisièmement, tu as déroulé toute ma laine pendant que j’avais le dos tourné !

« Ça fait trois bêtises et tu n'as pas encore été puni pour une seule d'entre elles. Je vais mettre tes punitions de côté jusqu'à mercredi prochain. Imagine qu'on fasse pareil pour moi... Qu'est-ce qui se passerait à la fin de l'année ? Je suppose qu'on m'enverrait en prison. Et si chaque punition consistait à me priver de dessert ? Le moment venu, je serais privée de cinquante desserts à la fois ! Finalement, je ne crois pas que ça me dérangerait tellement. Je préférerais m'en passer plutôt que d'avoir à les manger tous...

« Est-ce que tu entends le doux bruit des flocons sur les vitres, Minou ? On dirait que quelqu'un dépose des baisers sur la fenêtre. Je me demande si la neige aime les arbres et les champs pour les embrasser si tendrement. Et puis aussi, elle les recouvre d'un gros édredon blanc, comme si elle leur disait « Dormez, mes chéris, en attendant l'été ». Et quand ils se réveillent, l'été venu, ils s'habillent tout de vert et se mettent à danser quand le vent souffle... Comme c'est joli ! (Alice laissa tomber sa pelote pour battre des mains.) Si seulement c'était pour de vrai ! Je suis sûre que les bois ont sommeil en automne, quand les feuilles deviennent jaunes.

« Minou, est-ce que tu sais jouer aux échecs ? Non, ne ris pas, je parle sérieusement. Pendant qu'on jouait tout à l'heure, on aurait dit que tu comprenais la partie. Même que quand j'ai crié « Échec ! », tu as ronronné. Ben, tu vois, j'aurais pu gagner s'il n'y avait pas eu ce méchant Cavalier qui est venu m'embêter. Tiens, Minou, si on jouait à...

(À ce stade, j'aimerais pouvoir vous répéter la moitié des phrases qu'Alice entamait par son expression favorite « Si on jouait à... ». La veille encore, cela avait entraîné une discussion à n'en plus finir avec sa sœur, tout ça parce qu'Alice avait lancé :

— Si on jouait à être des rois et des reines ?

Ce à quoi sa sœur, qui était du genre puriste, avait rétorqué que c'était impossible, puisqu'elles n'étaient que deux. Finalement, Alice en avait été réduite à répondre :

— Eh bien, tu n'as qu'à faire un personnage et moi, je ferai le reste.

Une autre fois, elle avait littéralement terrorisé sa gouvernante en lui hurlant brusquement dans les oreilles !

— Et si on jouait à ce que je sois une hyène affamée ? Et toi, tu serais un os !

Mais je m'égare ; revenons à nos chatons.)

— Si on jouait à ce que tu sois la Reine Noire ? suggéra Alice. Tu sais, je crois que si tu t'asseyais et que tu croises les bras, ce serait elle toute crachée. Allez, essaie pour me faire plaisir !

Alice prit la Reine Noire sur la table et la plaça devant le chaton en guise de modèle. Mais le résultat ne fut guère probant.

— C'est parce que tu ne croises pas les bras comme il faut, expliqua la fillette.

Et pour punir l'animal, elle lui montra dans le Miroir combien il avait l'air emprunté.

— Si tu n'es pas sage, je te mets dans la Maison du Miroir, ajouta-t-elle. Qu'est-ce que tu dirais de ça ?

« Tais-toi un peu, Minou, et écoute-moi ! Je vais te dire ce que je pense de la Maison dans le Miroir. D'abord, il y a la pièce qu'on voit dans la glace – c'est la même que notre salon, à part que les meubles sont dans l'autre sens. En montant sur une chaise, je peux la voir en entier – sauf le petit coin juste derrière la cheminée. Ah, si seulement je pouvais voir ce coin-là ! Je voudrais tellement voir s'il y a un feu en hiver ; mais pas moyen de le savoir. La seule chose, c'est que quand notre feu fait de la fumée, il y en a aussi de l'autre côté... Mais peut-être qu'ils font juste semblant, pour faire croire qu'ils ont un feu. Sinon, les livres sont comme les nôtres, sauf que les mots sont à l'envers ; je le sais parce que quand je mets un livre devant la glace, quelqu'un m'en montre un dans l'autre pièce.

« Qu'est-ce que tu dirais d'habiter dans la Maison du Miroir ? Je me demande s'ils te donneraient du lait ? Peut-être que le lait n'est pas bon à boire de l'autre côté... Oh mais, attends, je ne t'ai pas parlé du couloir. On peut juste en voir un petit bout si on laisse la porte du salon grande ouverte, et le petit bout qu'on voit ressemble trait pour trait à notre couloir, mais qui sait si le reste n'est pas différent ! Oh, comme ce serait bien si on pouvait aller de l'autre côté du Miroir ! Je suis sûre qu'il y a plein de choses magnifiques. Et si on jouait à ce qu'on puisse y aller ? Que la glace soit comme de la gaze... Oui, c'est ça, elle deviendrait une espèce de brouillard et on pourrait la traverser facilement...

Ce disant, Alice s'était hissée sur le manteau de la cheminée, sans trop savoir comment elle avait fait. Et voilà que, précisément, la glace paraissait se dissiper à la manière d'une brume argentée au soleil.

L'instant d'après, la fillette était passée au travers et sautait prestement de l'autre côté. La première chose qu'elle fit fut de vérifier s'il y avait du feu dans l'âtre. Et elle découvrit avec plaisir un feu tout aussi flamboyant que celui qu'elle venait de quitter.

— Tant mieux, je vais avoir aussi chaud que dans le salon, songea-t-elle. Et même plus chaud, puisqu'il n'y a personne pour me dire de ne pas rester trop près du feu. Oh, comme ce serait amusant s'ils me voyaient depuis l'autre côté de la glace et qu'ils ne puissent pas m'attraper !

Alice se mit à explorer les alentours et remarqua que tout ce qui était visible depuis le salon était banal et sans intérêt. Par contre, les autres choses étaient différentes au possible. Ainsi, les images accrochées au mur auprès de l'âtre paraissaient animées et l'horloge posée sur la cheminée (celle dont on ne voyait que le dos, d'habitude) avait le visage d'un petit vieux souriant.

— Cette salle n'est pas aussi bien rangée que l'autre, nota Alice en apercevant plusieurs pièces du jeu d'échecs au milieu des cendres de l'âtre.

Mais bientôt, elle poussa un « Oh ! » de surprise et s'agenouilla pour les observer de plus près : car les pièces se déplaçaient, deux par deux.

— Voilà le Roi et la Reine Noirs, murmura Alice (pour ne pas les effrayer), et là, c'est le Roi et la Reine Blancs, assis sur le bord de la pelle... et là, les deux Tours, bras dessus, bras dessous... Je crois bien qu'ils ne m'entendent pas... (Elle s'approcha encore)... et qu'ils ne me voient pas non plus. J'ai comme l'impression d'être invisible...

À ce moment-là, il y eut un petit cri perçant sur la table derrière la fillette, laquelle se retourna aussitôt pour voir l'un des Pions Blancs se casser la figure et se mettre à gesticuler. Curieuse de savoir ce qui allait se passer, Alice le contempla attentivement.

— C'est la voix de mon enfant ! s'écria la Reine Blanche en accourant.

Au passage, elle bouscula le Roi son époux, qui se trouva précipité dans les cendres.

— Mon cher petit Lys ! se lamenta-t-elle en escaladant le garde-feu. Mon trésor !

— Mon œil ! grommela le Roi en se frottant le nez, lequel avait souffert dans la chute.

Il faut dire qu'il avait lieu d'être un tantinet irrité, car il était couvert de cendres de la tête aux pieds.

Désireuse de rendre service, alors que le pauvre Lys hurlait à pleine gorge, Alice attrapa la Reine pour la poser sur la table auprès de son bruyant rejeton.

La Reine en tomba assise et resta bouche bée. Cette traversée aérienne à la vitesse de l'éclair lui avait coupé le souffle et, pendant quelques instants, elle ne put que serrer en silence l'enfant dans ses bras. Puis, reprenant peu à peu ses esprits, elle lança au Roi, toujours en train de bouder au beau milieu du tas de cendres :

— Prenez garde au volcan !

— Quel volcan ? demanda le Roi en jetant un regard inquiet sur l'âtre, comme si c'était l'endroit le plus susceptible d'en receler un.

— Il... m'a... projetée en l'air ! fit la Reine, encore quelque peu haletante. Faites attention en montant... Prenez le chemin normal... Ne vous faites pas projeter !

Alice regarda le Roi grimper laborieusement, barreau après barreau, et finit par remarquer :

— À ce train-là, vous n'êtes pas près d'arriver. Vous voulez un coup de main ?

Mais le Roi ne répondit rien. De toute évidence, il ne voyait ni n'entendait la fillette.

Alors Alice le ramassa doucement, avec plus de ménagement que la Reine, de façon à ne pas le brusquer. Toutefois, avant de le poser sur la table, elle se dit qu'elle pouvait au moins le débarrasser de ses cendres.

Rétrospectivement, elle devait avouer que jamais elle n'avait vu une mine pareille à celle que fit le Roi lorsqu'une main invisible l'emporta dans les airs et l'épousseta ; il était bien trop suffoqué pour émettre le moindre cri, mais sa bouche et ses yeux s'arrondissaient comme des soucoupes, au point qu'Alice, secouée d'un fou rire, faillit le laisser échapper.

— Arrêtez de faire des grimaces ! le supplia-t-elle, oubliant qu'il ne l'entendait pas. Ça me fait tellement rire que je ne peux plus vous tenir. Et puis ne gardez pas la bouche ouverte ! Vous allez avaler des cendres. Bon, allez, je crois que vous êtes propre maintenant.

Et, après lui avoir lissé les cheveux, elle le déposa sur la table. Mais à peine l'avait-elle lâché qu'il tomba à la renverse et demeura immobile. Paniquée à l'idée de ce qu'elle avait fait, Alice fit le tour de la pièce en cherchant de l'eau pour le ranimer. Elle ne trouva qu'un flacon d'encre et, revenant à son chevet, constata qu'il avait repris connaissance et chuchotait anxieusement à l'oreille de la Reine. C'est tout juste si Alice put discerner ses propos.

— Je vous assure, ma chère, ça m'a glacé le sang jusqu'au bout des favoris !

— Vous n'avez pas de favoris, rétorqua la Reine.

— Jamais je n'oublierai l'horreur de cet instant ! Jamais !

— Si, vous l'oublierez, à moins d'en prendre note.

Alice vit avec un vif intérêt le Roi sortir un carnet de sa poche et se mettre à écrire. Prise d'une illumination, elle saisit l'extrémité du crayon qui dépassait par-dessus l'épaule du monarque et commença à écrire à sa place.

Le pauvre sembla dérouté, contrarié, et lutta avec l'instrument pendant plusieurs minutes sans rien dire. Mais Alice était trop forte pour lui et, à la longue, il geignit :

— Mon Dieu ! Il me faut vraiment un crayon plus fin. Je n'arrive pas à me servir de celui-là et il écrit des choses contre mon gré...

— Quel genre de choses ? s'enquit la Reine en consultant le carnet.

(On y avait inscrit : « Le Cavalier Blanc glisse le long du tisonnier et il est mal parti. »)

— Mais ça n'a rien à voir avec vos impressions ! s'exclama-t-elle.

Tout en gardant un œil sur le Roi (n'étant pas totalement rassurée à son sujet, elle se tenait prête à l'asperger d'encre si jamais il venait à retomber dans les pommes), Alice feuilleta un livre qui traînait sur la table, y cherchant en vain un passage compréhensible.

— Ce n'est pas écrit en français, observa-t-elle.

Voici à quoi cela ressemblait :

eslrvæd ærochidld æal te æstojim æl tistè°C
.tmaet jmaig tmaelle ,æbnid æl æb grol ma tuot
æalidælt tuot tmaistrea æa æraiarogælad æbnarg ææI
ætmallivory æroqorolfd æsb ætææmivorgæ æal ævoZ

La fillette resta un moment perplexe, puis fut frappée d'un trait de génie.

— Suis-je bête ! C'est un livre du Miroir, donc si je le mets devant la glace, je verrai les mots à l'endroit.

Et voici le poème qu'Alice déchiffra :

JACABLARIADE

C'était la mijotée et les blichons baviles
Tout au long de la loinde, allaient girant, tariant.
Les grands balagousiers se sentaient tout flabiles
Sous les exgrouinements des chloropores vrouillants.

« Prends garde au Jacablar ! dit le père à son fils,
À ses crocs acérés, à ses serres d'ivoire.
Méfie-toi du Guïguï, cet oiseau-maléfice,
Et de l'Attrape-anthrope, être fort fulmineur ! »

Extrayant du fourreau sa lame de vortal,
Le jeune chevalier se mit alors en chasse.
Après avoir en vain recherché l'ennimal,
Au pied d'un tamtamier il s'assit de guerre lasse.

Soudain au beau milieu de ses pensées grossades,
D'une bizarreraie surgit le Jacablar,
Soufflant et burmouillant à s'en rendre malade,
Avec les yeux en feu et les pieds en canard.

La lame de vortal pourfendit dans le lard
En frappant de plein fouet, et d'estoc, et de taille.
Le vaillant chevalier défit le Jacablar
Et caracoladant il rentra au bercail.

« Ainsi tu as enfin occis le Jacablar ?
Dans mes bras, fils radieux ! s'écria le vieillard.
Ô journée fabuleuse ! Ô gigantesque liesse !
Hourra ! Hourra ! Hourra ! » glougna-t-il d'allégresse.

C'était la mijotée et les blichons baviles
Tout au long de la loinde, allaient girant, tariant.
Les grands balagousiers se sentaient tout flabiles
Sous les exgrouinements des chloropores vrouillants.

— Ce n'est pas mal, commenta-t-elle en arrivant à la fin, mais je n'y comprends pas grand-chose...

(En fait, elle ne voulait pas admettre qu'elle n'y avait rien compris du tout.)

— ...J'ai des images plein la tête mais je suis incapable de les décrire... En tout cas, je suis sûre d'une chose : ça parle de quelqu'un qui a tué quelque chose...

« Oh ! sursauta-t-elle. Si je ne me dépêche pas, il va falloir que je retraverse le Miroir sans avoir eu le temps de visiter le reste de la maison. Voyons d'abord le jardin !

Sans plus attendre, elle sortit dans le couloir et dévala l'escalier. À vrai dire, ce n'était même pas « dévaler », mais une nouvelle façon de descendre à toute vitesse : s'appuyant sur la rampe du bout des doigts, Alice plana mollement jusqu'au vestibule et aurait pu franchir la porte d'entrée de la sorte, si elle ne s'était retenue à un montant. Un peu étourdie par cette arrivée, elle fut bien contente de retrouver la terre ferme.

CHAPITRE II

LE JARDIN OÙ LES FLEURS PARLENT

— J'aurais une meilleure vue du jardin du haut de cette colline, pensa Alice. Justement, il y a un sentier qui y monte tout droit... euh... enfin, non, pas tout droit (au bout de quelques mètres, le sentier tournait brusquement) mais je suppose qu'il finit par arriver en haut. Quelle drôle de forme pour un sentier ! On dirait plutôt un tire-bouchon. Bon, je pense que la colline est juste après ce tournant... Non ! Me voilà revenue devant la maison ! Eh bien, qu'à cela ne tienne, je vais essayer dans l'autre sens.

Elle parcourut le sentier en long, en large et en travers, mais après chaque tournant, elle se retrouvait invariablement devant la maison. Une fois même, ayant pris un tournant un peu plus vite que de coutume, elle vint carrément se cogner contre la porte.

— Inutile d'insister ! dit Alice en s'adressant à la maison comme si elle avait une discussion avec elle. Je ne veux pas rentrer maintenant. Je sais bien qu'il faudrait que je retourne dans le salon de l'autre côté du Miroir et que ce serait la fin de mes aventures !

Tournant résolument le dos à la maison, elle se remit en route, bien décidée à parvenir coûte que coûte au faite de la colline. Tout alla bien pendant quelques minutes et la fillette pensait déjà avoir réussi... lorsque soudain le sentier s'ébroua (c'est ainsi qu'elle devait le décrire par la suite) et, en un clin d'œil, elle fut à nouveau sur le seuil.

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle. Jamais je n'ai vu une maison se mettre comme ça en travers de ma route ! Jamais !

Et pourtant la colline était là, bien en vue. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'une nouvelle tentative. Cette fois, Alice déboucha sur un grand massif de fleurs bordé de marguerites, au milieu duquel se dressait un saule pleureur.

— Si seulement vous pouviez parler ! pria-t-elle en regardant un Lys Tigré qui ondulait gracieusement dans la brise.

— Mais nous parlons, répondit le Lys, lorsque nous trouvons quelqu'un d'intéressant à qui parler.

Alice en fut si abasourdie qu'elle ne put souffler mot pendant un moment. Puis, comme le Lys continuait à ondoyer en silence, elle reprit timidement, murmurant presque :

— Est-ce que toutes les fleurs parlent ?

— Tout comme vous. Et même beaucoup plus fort.

— Ce n'est pas à nous d'engager la conversation, intervint une Rose. Et je me demandais si vous alliez nous parler. Je me disais : « Elle n'a pas l'air bête, même si elle n'est pas vraiment intelligente. » En tout cas, vous êtes de la bonne couleur et ce n'est déjà pas mal.

— Peu importe la couleur, indiqua le Lys. Mais elle serait mieux avec les pétales un peu plus bouclés.

Alice, qui avait horreur des critiques, se mit à poser des questions.

— Vous n'avez pas peur d'être là dehors, sans personne pour s'occuper de vous ?

— Il y a le saule, répliqua la Rose. À quoi croyez-vous qu'il sert ?

— Mais qu'est-ce qu'il fait, en cas de danger ?

— Eh bien, il aboie.

— Hé oui ! Il fait « Bois-bois ! », s'exclama une Marguerite. C'est pour ça qu'on dit qu'il donne du bois.

— Vous ne saviez pas ça ? s'étonna une autre Marguerite.

Sur ce, toutes les fleurs se mirent à piailler, emplissant l'air de leurs petites voix stridentes.

— Silence, tout le monde ! ordonna le Lys en s'agitant et en tremblant de rage. Elles savent que je ne peux pas les atteindre ! bougonna-t-il en se penchant vers Alice. Et elles en profitent !

— Ne vous en faites pas, le rassura Alice.

Et s'approchant des marguerites qui gazouillaient de plus belle, elle menaça à mi-voix :

— Si vous ne vous taisez pas, je vous cueille.

Le silence se fit instantanément et quelques-unes des marguerites roses devinrent blanches d'effroi.

— Très bien ! approuva le Lys. Les marguerites sont les pires de toutes. Dès qu'on dit quelque chose, elles se mettent toutes à jacasser en même temps et leur bavardage a de quoi vous faire sécher sur pied.

— Comment se fait-il que vous parliez toutes si bien ? questionna Alice, dans l'espoir qu'un compliment mettrait le Lys de meilleure humeur. J'ai visité beaucoup de jardins, mais jamais avec des fleurs qui parlent.

— Sens donc le sol avec la main, et tu comprendras pourquoi.

— Il est drôlement dur, constata Alice. Mais je ne vois pas le rapport.

— Dans la plupart des jardins, expliqua le Lys, la terre est trop molle et les fleurs sont toujours endormies.

Cette réponse semblait frappée au coin du bon sens et Alice fut ravie d'avoir appris quelque chose.

— Je n'y avais jamais pensé, reconnut-elle.

— Moi, je crois que vous n'avez jamais pensé du tout, déclara la Rose d'un ton grave.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi bête, remarqua une Violette (la soudaineté de son intervention faisant sursauter la fillette).

— Tais-toi donc ! la rabroua le Lys. Comme si tu avais déjà vu quelqu'un ! Tu dors cachée sous les feuilles et tu en connais moins sur le monde qu'un simple bouton !

— Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre dans le jardin, à part moi ? les interrogea Alice sans relever la dernière remarque de la Rose.

— Il y a une autre fleur qui se déplace comme vous, répondit la Rose. D'ailleurs, je me demande comment vous faites...

(— Le contraire m'eût étonné, observa le Lys.)

— ...seulement, elle a les sourcils un peu plus broussilleux que vous, ajouta la Rose.

— Est-ce qu'elle me ressemble ? s'informa Alice, tout excitée à l'idée qu'une autre petite fille pût se trouver quelque part dans le jardin.

— Il est un fait qu'elle a la même silhouette bizarre, mais elle a le teint plus sombre et les pétales plus courts, si je ne me trompe.

— Elle les a ramenés sur le dessus, comme ceux d'un dahlia, précisa le Lys, et non pas tombants comme les vôtres.

— Mais vous n'y êtes pour rien, la consola obligeamment la Rose. C'est parce que vous commencez à faner et il est normal que vos pétales perdent un peu de leur fraîcheur.

Cette pensée ne l'enthousiasmait guère, bien au contraire, Alice préféra aborder un autre sujet.

— Est-ce qu'elle vient par ici, des fois ?

— À mon avis, vous ne devriez pas tarder à la voir, dit la Rose. Et elle ne manque pas de piquant...

— Ah bon ! Où est-ce qu'elle les a, ses piquants ?

— Tout autour de la tête, évidemment ! D'ailleurs, je me demandais si vous en aviez, vous aussi. Il me semblait que c'était la coutume.

— La voilà ! s'écria un Pied-d'alouette. J'entends ses pas sur le gravier.

Alice fit volte-face et reconnut la Reine Noire.

— Comme elle a grandi ! nota-t-elle aussitôt.

— C'est l'effet du grand air, expliqua la Rose. C'est fou ce que l'air est bon pour la santé ici.

Effectivement, lorsque la fillette l'avait ramassée dans les cendres, la Reine mesurait à peine huit centimètres, alors qu'à présent elle dépassait Alice d'une demi-tête !

— Je vais aller à sa rencontre, décida Alice car, pour intéressantes que fussent les fleurs, c'était un bien plus grand honneur que de parler à une vraie Reine.

— Pas comme ça, lui conseilla la Rose. Vous feriez mieux de marcher dans l'autre direction.

Alice jugea ce conseil absurde et, sans rien dire, se dirigea vers la Reine. Mais, à sa grande surprise, elle la perdit de vue presque immédiatement et se retrouva une fois de plus sur le perron de la maison.

Légèrement agacée, elle rebroussa chemin. Après avoir regardé de tous côtés, elle finit par repérer la souveraine au loin et décida, cette fois, de marcher dans la direction opposée.

Le résultat fut remarquable : à peine s'écoula-t-il une minute avant qu'elle ne se trouve nez à nez avec la Reine Noire, au pied de la colline qu'elle avait en vain cherché à atteindre.

— D'où viens-tu et où vas-tu ? demanda la Reine. Regarde-moi en face, exprime-toi poliment et arrête de te tortiller les doigts quand tu parles.

Alice appliqua ces consignes à la lettre et expliqua de son mieux qu'elle avait perdu son chemin.

— Comment ça, ton chemin ? rétorqua la Reine. Ici, tous les chemins m'appartiennent. Et d'abord, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu as le droit de faire la révérence pendant que tu réfléchis à ce que tu vas dire : cela permet de gagner du temps.

La fillette avait des doutes à ce sujet mais elle était bien trop impressionnée pour en faire part à la Reine.

— J'essaierai ça à la maison, se promit-elle. La prochaine fois que je serai en retard au dîner...

— À présent, il est temps de répondre, indiqua la Reine en consultant sa montre. Articule bien et n'oublie pas de dire « Votre Majesté ».

— Je voulais juste voir de quoi le jardin avait l'air, Votre Majesté...

— C'est bien, la félicita la Reine en lui tapotant la joue (Alice avait horreur de ça). Encore que, lorsque tu dis « jardin »... j'ai vu des jardins en comparaison desquels celui-ci fait figure de friche. N'osant la contredire, Alice enchaîna :

— ...et j'essayais d'arriver au sommet de cette colline...

— Lorsque tu dis « colline »... je pourrais te montrer des collines en comparaison desquelles celle-ci fait figure de vallée.

— Sûrement pas, protesta Alice, étonnée de son audace tardive. Une colline ne peut pas être une vallée. C'est absurde...

— Lorsque tu dis « absurde »... s'obstina la Reine en secouant la tête, je connais des absurdités en comparaison desquelles cela fait figure de parole d'évangile.

Craignant de l'avoir offusquée, Alice consentit une nouvelle révérence. Puis toutes deux montèrent en silence au sommet de la colline.

Là-haut, jouissant d'une vue panoramique, Alice demeura plusieurs minutes sans pouvoir parler. Quel paysage ! Il était traversé de part en part par une multitude de ruisselets qui, coupés à angle droit par autant de petites haies, formaient des carrés.

— On dirait un jeu d'échecs géant ! s'exclama finalement Alice. Il ne manque que les pièces... Mais non, elles sont là ! (Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.) C'est une gigantesque partie d'échecs qui se joue dans le monde entier !... Si c'est bien du monde qu'il s'agit. Oh, comme c'est drôle ! Si seulement je pouvais jouer avec eux ! Même comme simple Pion... encore que je préférerais être Reine, bien sûr.

Ce disant, elle implora timidement la vraie Reine du regard. Mais celle-ci se contenta d'un sourire bienveillant.

— Rien de plus facile, répondit-elle. Tu seras le Pion de la Reine Blanche, puisque le Lys est trop jeune pour pouvoir jouer. Tu partiras de la Case Numéro Deux et, en arrivant à la Numéro Huit, tu seras couronnée Reine...

À ce moment précis, sans trop savoir comment ni pourquoi, elles se mirent à courir.

Alice ne pourrait jamais s'expliquer la chose après coup : elle se rappellerait seulement qu'elles couraient toutes deux main dans la main, la Reine allant si vite que la fillette ne pouvait faire autrement que de courir pour rester à sa hauteur. Et pourtant la Reine ne cessait de s'écrier :

— Plus vite ! Plus vite !

Alice ne se sentait certainement pas en mesure de presser le pas mais elle était bien trop essoufflée pour le signaler. Le plus étrange était que les arbres et le reste du décor demeuraient parfaitement immobiles, quelle que soit la vitesse à laquelle elles couraient.

— Je me demande si toutes ces choses se déplacent avec nous, songea Alice, au comble de la perplexité.

La Reine, comme si elle avait lu sa pensée, répéta :

— Plus vite ! Et n'essaie pas de parler !

Cela n'était même pas venu à l'esprit d'Alice, qui avait l'impression qu'elle ne pourrait jamais plus parler, tant le souffle lui manquait. Et la Reine d'insister :

— Plus vite ! Plus vite !

— Est-ce que... nous arrivons... bientôt... à destination ? s'informa Alice en haletant.

— À destination ! grommela la Reine. Ça fait dix minutes que nous en sommes parties. Allez ! Plus vite !

Pendant un moment, elles continuèrent à courir sans autre bruit que le sifflement du vent dans leurs oreilles, Alice s'imaginant qu'elle allait en perdre ses cheveux.

— Allez, allez ! Plus vite ! reprit la Reine.

Leur allure était telle qu'elles semblaient planer dans les airs, leurs pieds effleurant à peine le sol. Et puis soudain elles s'arrêtèrent net et Alice, exténuée, prise de vertiges, tomba assise par terre.

— Repose-toi un instant, murmura la Reine en l'adossant au tronc d'un arbre.

La fillette contempla les alentours en ouvrant de grands yeux.

— Mais cet arbre n'a pas bougé ! s'exclama-t-elle. Rien n'a bougé autour de nous !

— Évidemment ! répliqua la Reine. Pourquoi cela aurait-il bougé ?

— Ben, dans mon pays, normalement, on change de place quand on court aussi vite et aussi longtemps.

— C'est un pays bien lent que le tien ! Eh bien ici, vois-tu, il faut courir aussi vite que l'on peut rien que pour rester sur place. Et si l'on veut changer de place, il faut courir au moins deux fois plus vite.

— Je préfère ne pas essayer ! Je suis très bien ici... sauf que j'ai drôlement soif.

— Je sais ce qu'il te faut, dit la Reine avec obligeance en sortant un coffret de sa poche. Un gâteau sec ?

Bien qu'elle n'eût pas du tout envie d'un gâteau sec, Alice n'osa refuser par politesse. Elle en prit un et le mangea à contrecœur, car il était vraiment très, très sec. Au point que jamais elle ne s'était crue aussi près d'étouffer.

— Pendant que tu te rafraîchis, je vais prendre des mesures, déclara la Reine.

Tirant de sa poche un mètre à ruban, elle se mit à mesurer le sol pour y planter des piquets de distance en distance.

— Au bout de deux mètres, indiqua-t-elle en enfonçant un piquet à cette distance, je te préciserai tes instructions. Un autre biscuit ?

— Non merci, j'en ai assez d'un.

— J'espère que tu n'as plus soif ?

Alice ne savait que répondre à cela. Mais, par bonheur, la Reine ne semblait pas attendre de réponse.

— Au bout de trois mètres, poursuivit-elle, je te les répéterai, pour le cas où tu les aurais oubliées. Au bout de quatre mètres, je te dirai au revoir et, au bout de cinq, je m'en irai.

Lorsque la Reine eut placé tous ses piquets, Alice la regarda avec intérêt revenir à l'arbre et refaire à pas comptés le parcours qu'elle avait jalonné. Au bout de deux mètres, la Reine se retourna et annonça :

— Comme tu le sais, un pion avance de deux cases lors de son premier coup. Aussi traverseras-tu la Case Numéro Trois à toute allure... en prenant le train, je pense... pour arriver sans délai à la Numéro Quatre, laquelle case appartient à Bonnet Blanc et Blanc Bonnet...

La Case Numéro Cinq est essentiellement aquatique... La Numéro Six est le domaine du Patapouf... Mais tu ne dis rien ?

— Euh... je ne savais pas que je devais dire quelque chose, balbutia Alice.

— Tu aurais dû dire, la réprimanda la Reine, « C'est très gentil à vous de m'apprendre tout ça »... Enfin, faisons comme si tu l'avais dit. La Case Numéro Sept est une grande forêt, mais l'un des Cavaliers te montrera le chemin... et dans la Numéro Huit, nous serons Reines toutes les deux et nous festoierons ensemble.

À ces mots, Alice se leva, fit la révérence et se rassit. Au piquet suivant, la Reine reprit la parole.

— Si tu ne sais pas dire une chose en français, dis-la en latin... Tiens-toi droite quand tu marches... Et n'oublie pas ton nom.

Cette fois, elle n'attendit pas la révérence d'Alice et se rendit directement à l'avant-dernier piquet, où elle prit congé avant de poursuivre son chemin en toute hâte.

Alice ne sut jamais ce qui arriva ; toujours est-il qu'en atteignant le dernier piquet, la Reine disparut. S'était-elle évaporée ? Ou bien était-elle partie dans le bois en courant ? Mystère. En tout cas, plus trace d'elle.

La fillette se souvint alors qu'elle-même était un Pion et que cela allait être à elle de jouer.

CHAPITRE III

LES INSECTES DU MIROIR

La première chose à faire était d'explorer des yeux le pays qui faisait office d'échiquier.

— Ça me rappelle mes leçons de géographie, se dit Alice en se dressant sur la pointe des pieds pour voir un petit peu plus loin. Principaux cours d'eau : aucun. Principaux sommets, je suis sur le seul mais je ne pense pas qu'il ait un nom. Villes principales... Hé ! Qu'est-ce que c'est que ces bestioles qui font du miel là-bas ? Ça ne peut pas être des abeilles... Les abeilles, ça ne se voit pas à un kilomètre...

Pendant plusieurs minutes, elle contempla bouche bée l'une de ces créatures, qui butinait les fleurs en y plongeant sa trompe à la manière d'une vulgaire abeille.

Et pourtant, c'était tout sauf une vulgaire abeille puisqu'il s'agissait d'un éléphant, comme Alice finit par s'en apercevoir avec stupéfaction.

— Mais alors, les fleurs doivent être sacrément grosses ! en conclut-elle aussitôt. Comme des maisons sans toit et avec une tige ! Et qu'est-ce que ça doit produire comme miel ! J'ai bien envie d'y aller et de... oh, et puis non...

Comme elle s'apprêtait à dévaler la colline, elle se ravisa, en tentant d'inventer une excuse à son revirement soudain.

— ...Je ne vais quand même pas y aller sans prendre une branche pour les chasser... Oh ! Comme ce sera amusant quand on me demandera comment s'est passée ma promenade ! Je répondrai, « Pas mal... sauf qu'il faisait drôlement chaud et qu'un essaim d'éléphants est venu m'embêter. »

« Bon, je crois que je vais aller de l'autre côté, décida-t-elle en fin de compte, et peut-être bien que j'irai voir les éléphants après. D'ailleurs, j'ai hâte d'entrer dans la Case Numéro Trois.

Saisissant ce prétexte, elle descendit jusqu'au premier des six ruisselets et l'enjamba d'un bond.

* * * * *

— Billets, s'il vous plaît ! fit le Contrôleur en passant la tête par la porte.

Aussitôt tous les voyageurs produisirent des titres de transport qui, ayant la particularité d'être presque aussi grands qu'eux, envahirent le compartiment.

— Allez, petite, fais-moi voir ton billet ! ordonna l'employé en fusillant Alice du regard.

Et une multitude de voix reprirent en chœur :

— Allez, petite, ne le fais pas attendre ! Son temps est précieux : il vaut un million la minute !

— Je n'ai pas de billet, répondit Alice, toute penaude. Il n'y avait pas de guichet là d'où je viens.

— Il n'y avait pas de place pour un guichet là d'où elle vient, scanda le chœur des voix. Là-bas, la terre vaut un million le centimètre carré !

— Ce n'est pas une raison, remarqua le contrôleur. Tu aurais dû en acheter un au mécanicien.

— Le mécanicien, répéta le chœur. Rien que la fumée de sa machine vaut un million la bouffée !

— À quoi bon insister ! pensa Alice.

Comme elle n'avait rien dit, les voix, cette fois, ne prirent pas la parole mais, à son grand étonnement, se mirent à penser en chœur (j'espère que vous savez ce que signifie « penser en chœur » parce que moi, je n'en sais fichtre rien) :

— Le silence est d'or : la parole vaut un million le mot !

— Je sens que, cette nuit, je vais rêver de millions, songea Alice.

Pendant tout ce temps, le contrôleur n'avait cessé de l'examiner, d'abord avec un télescope, puis avec un microscope, et enfin avec des jumelles de théâtre.

— Tu voyages dans le mauvais sens, indiqua-t-il pour finir, avant de refermer la porte et de s'éloigner.

— Une enfant aussi jeune devrait savoir où elle va avant même de connaître son nom, observa le voyageur assis en face d'Alice (un monsieur tout de papier blanc vêtu).

— Elle devrait pouvoir se rendre au guichet avant même de savoir l'alphabet, intervint un Bouc à côté de lui.

À la droite du Bouc se trouvait un Cafard (il faut dire que c'était un bien curieux équipage). Comme chacun des occupants du compartiment semblait devoir s'exprimer à son tour, le Cafard déclara :

— Au retour, il lui faudra voyager dans le fourgon à bagages !

Son voisin, qu'Alice ne réussit pas à distinguer, parla avec un cheveu sur la langue.

— Sanzement de masine... commença-t-il.

Puis il s'étrangla et se tut.

— On dirait la voix d'un cheval, réfléchit Alice.

Alors une voix toute fluette vint lui murmurer au creux de l'oreille :

— Tu pourrais faire un jeu de mots sur « chevaux » et « cheveu »...

— Il faudra lui coller une étiquette « ATTENTION, AGILE », poursuivit une voix mielleuse dans le fond.

— Qu'est-ce qu'il y a comme monde dans ce compartiment ! nota Alice tandis que d'autres voix prenaient le relais :

— Il faut l'expédier par la poste puisqu'elle est timbrée...

— Non, il faut l'envoyer par le télégraphe...

— Elle n'a qu'à tirer le train jusqu'au terminus...

Cependant le monsieur qui lui faisait face se pencha vers elle.

— Ne fais pas attention à leurs jérémiades, petite, souffla-t-il. Mais profite de chaque arrêt du train pour acheter un aller-retour.

— Sûrement pas ! protesta Alice. Je n'ai rien à faire dans ce train. Je me promenais dans une forêt et j'aimerais bien y retourner.

— Là aussi, tu pourrais faire un jeu de mots, chuchota la petite voix à son oreille. Du genre « Si je pouvais retourner dans cette forêt, je le ferais. »

— Fiche-moi la paix ! maugréa Alice en cherchant vainement qui lui parlait. Si tu tiens tellement à entendre des jeux de mots, tu n'as qu'à les faire toi-même !

Son minuscule interlocuteur laissa échapper un profond soupir. De toute évidence, cette remarque l'avait blessé. Alice l'aurait bien consolé d'un mot gentil, mais son soupir avait été si ténu qu'elle ne l'aurait jamais discerné s'il ne s'était produit aussi près d'elle. Or ce soupir lui chatouilla l'oreille au point de lui faire oublier la contrariété de son auteur.

— Je sais que tu es une amie, reprit celui-ci. Une amie de longue date, et que tu ne me feras pas de mal, tout insecte que je suis.

En fait, elle voulait savoir s'il était ou non d'une espèce qui pique, mais elle ne jugea pas très poli de lui poser franchement la question.

— Ah, parce que tu ne...

Mais la voix de l'insecte se perdit dans un sifflement strident de la locomotive, qui fit sursauter tous les voyageurs, Alice la première.

— Ce n'est rien, les apaisa le Cheval après avoir regardé par la fenêtre. Nous allons juste sauter un ruisseau...

Cette précision sembla rassurer les autres mais Alice ne put réprimer un certain malaise à l'idée qu'un train saute par-dessus un ruisseau.

— Enfin, se raisonna-t-elle, voilà qui va nous amener dans la Case Numéro Quatre.

L'instant d'après, la voiture se cabra et, dans la panique, Alice agrippa la première chose à portée de main, qui se trouva être la barbiche du Bouc.

* * * * *

La barbiche parut se liquéfier entre les doigts de la fillette, qui se retrouva tranquillement assise sous un arbre. Un Moucheron (l'insecte avec lequel elle était en train de converser) dodelinait sur une branche au-dessus d'elle, lui faisant du vent avec ses ailes.

En vérité, ce Moucheron était énorme : quasiment de la taille d'un poulet. Toutefois, du fait qu'il lui parlait depuis plusieurs minutes, Alice n'était nullement impressionnée.

— Parce que tu n'aimes pas tous les insectes ? reprit le Moucheron comme si de rien n'était.

— J'aime bien ceux qui parlent, mais il n'y en a pas dans mon pays.

— Ah ? Et quels genres d'insectes est-ce que vous avez, dans ce pays ?

— Euh... Je n'ai pas d'insectes à moi ; ils me font plutôt peur, surtout les gros. Mais je peux te donner le nom de quelques-uns.

— Parce qu'ils répondent à un nom, bien sûr ? remarqua négligemment le Moucheron.

— Je ne les ai jamais entendus répondre.

— Alors à quoi sert qu'ils aient un nom s'ils n'y répondent pas ?

— Ça ne leur sert à rien à eux, mais je suppose que c'est plus commode pour les gens qui veulent en parler. Sinon, pourquoi toutes les choses auraient-elles un nom ?

— Je n'en sais rien. Mais il existe un bois là-bas où les choses n'ont pas de nom. Bon, revenons à nos insectes, nous perdons notre temps.

— Tiens, justement, je connais le Taon, également appelée Mouche à cheval, indiqua Alice en comptant sur ses doigts.

— Eh bien, à mi-hauteur dans ce buisson, tu peux voir une Mouche à cheval. Elle est tout en bois, a toujours le sourire aux lèvres et se déplace de branche en branche en se balançant comme un cheval à bascule.

— De quoi est-ce qu'il se nourrit ? s'informa Alice, vivement intéressée.

— De sciure et de sève. Que connais-tu encore ?

Contemplant le Mouche à cheval avec curiosité (elle avait dû être repeinte de fraîche date pour être aussi pimpante), Alice répondit :

— Ben... la Libellule.

— En levant les yeux, tu apercevras une Flambellule, dont le corps est un gâteau, les ailes des feuilles de houx et la tête un raisin sec flambé au cognac.

— Et de quoi est-ce qu'elle se nourrit ?

— De bûche et de marrons. Et elle fait son nid dans les arbres de Noël.

Considérant la bestiole à la tête incandescente, Alice se demanda si c'est pour être changés en Flambellules que les insectes se jettent sur la flamme des bougies. Puis elle poursuivit son énumération.

— Il y a aussi la Mite...

— La créature qui rampe à tes pieds (Alice recula promptement) n'est autre qu'une Mite-Pain. Comme tu peux le remarquer, ses ailes sont des tartines, son corps est un croûton et sa tête un morceau de sucre.

— Et elle se nourrit de quoi ?

— De café au lait.

— Et si elle n'en trouve pas ? s'inquiéta Alice.

— Dans ce cas, elle meurt, naturellement.

— Mais ça doit arriver très souvent...

— Cela arrive tous les jours.

Cette réponse laissa Alice pensive durant une ou deux minutes. Pendant ce temps, le Moucheron s'amusa à bourdonner autour d'elle. Il finit par se poser à nouveau et questionna :

— Je pense que ça ne te dit rien de perdre ton nom ?

— Oh non ! répliqua Alice avec une certaine appréhension.

— Et pourtant... Qui sait si cela ne vaudrait pas mieux de rentrer chez toi en laissant ton nom ici ? Supposons qu'à l'école, la maîtresse veuille t'interroger. Comment fera-t-elle, si tu n'as plus de nom ?

— Ben... elle dira : « Toi, là ! »

— C'est ça. Et si tu ne réponds pas, elle ne pourra pas te mettre de mauvaise note, puisqu'elle ignorera ton nom. Elle pourra simplement constater : « Il y a un cancre là ».

— Ah bon ?

— Hé oui : un cancrelat ! C'est un jeu de mots. J'aurais aimé que tu le fasses.

— Pourquoi est-ce que j'aurais dû le faire ? se récria Alice. Il n'est vraiment pas bon.

Pour toute réponse, le Moucheron poussa un soupir mélancolique, tandis que deux grosses larmes lui coulaient sur les joues.

— Tu devrais arrêter de raconter des blagues, si ça te rend triste, lui conseilla la fillette.

Mais il y eut un nouveau soupir, si profond celui-là qu'il parut engloutir l'insecte. De fait, lorsqu'Alice leva les yeux vers lui, la branche était déserte. Comme cette immobilité prolongée commençait à lui donner la chair de poule, elle se remit en route.

Elle ne tarda pas à déboucher dans une clairière, au bout de laquelle se dressait un autre bois, beaucoup plus touffu que celui qu'elle venait de traverser. Elle hésita un instant puis, réflexion faite, décida de poursuivre, car elle n'avait nulle intention de rebrousser chemin et, de toute façon, c'était le seul moyen de parvenir à la Case Numéro Huit.

— Ce doit être le bois où les choses n'ont pas de nom, s'avisait-elle. Je me demande ce qui va m'arriver si j'y entre. Je n'ai pas du tout envie de perdre mon nom. Il faudrait qu'on m'en trouve un autre et il ne serait sûrement pas beau. Mais le plus drôle, ce serait de chercher qui aurait hérité de mon ancien nom. On ferait passer une petite annonce, comme pour les chiens égarés : « Répond au nom de Poupette. Porte un collier en cuir. » Vous me voyez appeler tout le monde « Alice » jusqu'à ce que quelqu'un réponde ! Remarquez qu'il faudrait être bête pour répondre...

Tout en tenant ce discours, elle atteignit l'orée du bois, dans lequel il semblait faire sombre et frais.

— En tout cas, se dit-elle en pénétrant sous les feuillages, ça fait du bien par cette chaleur de se promener dans un... dans un quoi ?

À son grand étonnement, elle fut incapable de retrouver le mot.

— Euh... je veux dire... à l'ombre des... des... Comment est-ce que ça s'appelle, ce machin ? s'interrogea-t-elle en touchant le tronc d'un arbre. Je crois bien que ça n'a pas de nom. Zut alors !

Elle resta perplexe un moment, puis comprit soudain la situation.

— Ainsi, c'est arrivé ! Et maintenant, qui suis-je ? Il faut absolument que je m'en souviene ! Je le veux !

Mais il ne suffisait pas de vouloir. Elle eut beau se creuser la tête, elle ne se rappela qu'une chose.

— Un A ! Je sais que ça commence par un A : comme l'alphabet !

À cet instant précis, un jeune Faon s'approcha d'elle et la considéra de ses grands yeux doux, sans paraître le moins du monde effarouché.

— Petit, petit ! murmura Alice en tendant la main pour le caresser.

L'animal fit un léger bond en arrière mais continua à l'observer.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il enfin d'une voix suave.

— Si je le savais ! songea Alice. Pour l'instant, je n'en sais rien, répondit-elle piteusement.

— Ça ne va pas. Essaie encore !

La fillette réfléchit de plus belle, en vain.

— Peut-être que si tu me disais ton nom, cela m'aiderait un peu, avança-t-elle prudemment.

— Je te le dirai un peu plus loin. Ici, je ne m'en souviens pas.

Alors Alice, passant tendrement ses bras autour du cou du Faon, l'accompagna jusqu'à une autre clairière. À peine étaient-ils sortis du bois que l'animal sursauta et se dégagea de son étreinte.

— Je suis un Faon ! s'exclama-t-il ravi.

Puis une lueur de panique envahit son regard angélique.

— Oh ! Tu es un petit d'homme !

L'instant d'après, il était parti comme une flèche. Alice resta plantée là, au bord des larmes, car fort affligée de la fuite soudaine de son charmant compagnon.

— Enfin, au moins, j'ai retrouvé mon nom, se consola-t-elle. Alice... A-lice. Je ne suis plus près de l'oublier. Bon, à présent, lequel de ces deux panneaux est-ce que je vais suivre ? Le problème ne se posait pas vraiment, puisqu'une seule route traversait le bois et que les deux panneaux en question indiquaient la même direction.

— Qu'à cela ne tienne ! Je choisirai à la prochaine bifurcation, lorsqu'ils indiqueront des chemins différents.

Mais l'éventualité ne semblait pas devoir se présenter. En effet, à chaque bifurcation, les panneaux étaient invariablement pointés dans la même direction. L'un mentionnait « MAISON DE BONNET BLANC » et l'autre, « MAISON DE BLANC BONNET ».

— On dirait qu'ils habitent la même maison, finit par en conclure Alice. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Bon, de toute façon, je ne vais pas rester chez eux longtemps. Juste le temps de dire bonjour et de leur demander mon chemin pour sortir du bois. Parce que je voudrais bien arriver à la Case Numéro Huit avant la nuit...

Comme elle monologuait de la sorte, elle tomba, au détour du chemin, sur deux petits bonshommes grassouillets. La soudaineté de la rencontre la fit tressaillir mais elle se reprit bien vite, persuadée que c'étaient...

CHAPITRE IV

BONNET BLANC ET BLANC BONNET

Les deux compères se tenaient au pied d'un arbre, chacun enlaçant l'autre par le cou. Alice les identifia instantanément, car ils portaient leur nom brodé au revers de leur veston.

Comme ils étaient parfaitement immobiles, elle tourna autour d'eux pour s'assurer qu'ils étaient bien vivants. Tout à coup, une voix la fit sursauter.

— Si vous nous prenez pour des mannequins de cire, alors il faut payer l'entrée. On n'entre pas sans payer dans un musée de cire. En aucun cas !

— Au contraire, intervint une autre voix, si vous nous considérez comme des êtres vivants, il serait de bon ton que vous nous adressassiez la parole.

— Je suis vraiment navrée, fut tout ce que la fillette trouva à dire, car les paroles d'une vieille comptine lui trottaient obstinément dans la tête et elle devait se retenir pour ne pas les fredonner à haute voix.

Bonnet Blanc et Blanc Bonnet
Se battirent en duel,
L'autre accusant le premier
D'avoir cassé sa crécelle.

Alors surgit un corbeau
Noir comme un tonneau d'airelles.
Effrayés, nos deux héros
Oublièrent leur querelle.

— Je sais à quoi vous pensez, remarqua Bonnet Blanc, mais ce n'est pas le cas. En aucun cas !

— Au contraire, ajouta Blanc Bonnet, si c'était le cas, ce pourrait l'être, et si ça devait l'être, ce le serait. Mais comme ce n'est pas le cas, il n'en est rien. C'est la logique même.

— J'aurais voulu savoir, reprit poliment Alice, comment on sort de cette forêt. Il y fait si noir. Pourriez-vous m'aider, s'il vous plaît ?

Les deux petits gros se bornèrent à échanger une œillade amusée. Ils ressemblaient à ce point à deux collégiens qu'Alice ne put s'empêcher d'ordonner, en désignant Bonnet Blanc :

— Vous ! Répondez !

— En aucun cas, aboya Bonnet Blanc.

— À vous ! enjoignit Alice en passant à Blanc Bonnet, bien que certaine qu'il allait rétorquer « Au contraire ».

Ce qu'il ne manqua pas de faire.

— Vous n'avez pas commencé comme il sied ! maugréa Bonnet Blanc. Lorsqu'on rend visite à quelqu'un, on commence par lui dire bonjour et par lui serrer la main !

Sur ce, les deux frères s'embrassèrent, puis lui tendirent leur main libre. Ne sachant pas à qui serrer la main en premier, de peur de vexer l'autre, Alice prit les deux en même temps, si bien que tous trois se retrouvèrent bientôt en train de danser une ronde. Tout cela lui semblait des plus naturel (pour autant qu'elle se le rappellerait par la suite) et elle ne s'étonna même pas d'entendre de la musique les accompagner. Celle-ci émanait de l'arbre autour duquel ils dansaient, les branches frottant les unes sur les autres tel un archet sur les cordes d'un violon.

— C'était vraiment trop drôle, devait raconter plus tard Alice à sa sœur. Je chantais « Promenons-nous dans les bois ». Je ne savais pas quand j'avais commencé, mais j'avais l'impression que ça durait depuis une éternité.

Du fait de leur corpulence, ses deux partenaires furent très vite à bout de souffle.

— Trois petits tours sont suffisants, annonça Bonnet Blanc en haletant.

Et la danse et la musique s'arrêtèrent aussi brusquement qu'elles avaient débuté. Puis les deux joyeux lurons lâchèrent les mains d'Alice et se mirent à la dévisager. Un ange passa, la fillette ignorant comment engager la conversation après une ronde. En effet, il n'aurait pas été très malin de dire bonjour maintenant, car manifestement ils avaient dépassé ce stade.

— Pas trop fatigués ? s'enquit-elle enfin.

— En aucun cas, assura Bonnet Blanc. Mais c'est gentil à vous de vous en préoccuper.

— Très gentil, approuva Blanc Bonnet. Vous aimez la poésie ?

— Euh... oui... enfin, ça dépend, répondit Alice sans grand enthousiasme. Pourriez-vous m'indiquer comment on sort du bois ?

— Qu'est-ce que je pourrais lui réciter ? demanda Blanc Bonnet à Bonnet Blanc, sans prêter attention à la question d'Alice.

— La plus longue est « Le Morse et le Menuisier », dit Bonnet Blanc en étreignant affectueusement son frère, lequel entama immédiatement :

Un soleil rayonnant...

— Si c'est vraiment très long, l'interrompit avec ménagement Alice, peut-être pourriez-vous m'indiquer...

Blanc Bonnet lui sourit en retour, puis reprit :

Un soleil rayonnant
Brillait sur l'océan
Et faisait de son mieux
Pour éclairer les cieux.
C'était fort inouï
Car il était minuit.

La lune était maussade
Car elle était malade
De voir l'astre du jour
Briller après son tour.
« C'est méchant de sa part
De me gâcher le soir. »

La mer était humide,
Le sable était aride.
Pas de nuage en vue
Et pas d'oiseau non plus ;
Pas de nuées au ciel
Et nul battement d'aile.

Tout près du Menuisier,
Le Morse sanglotait,
Trouvant très regrettable
De voir autant de sable.
« Ce serait un bienfait,
Si on nous l'enlevait.

Crois-tu que sept valets,
Tous armés d'un balai,
Pourraient venir à bout
Même en six mois du tout ?
— Non », dit le Menuisier
En pleurant de pitié.

Aperçu par des huîtres
En train de faire le pitre,
Le Morse s'écria :
« Venez un peu par là !
Bavardons sur la plage,
Un si beau paysage. »

La plus vieille des huîtres
Contempla le bélétre
Et, demeurant muette,
Lui fit non de la tête,
Refusant poliment
D'abandonner son banc.

Mais quatre jeunes huîtres,
Ayant voix au chapitre,
Voulurent accepter,
Se poudrèrent le nez,
Cirèrent leurs souliers,
Bien que privées de pieds.

Il en vint encor quatre,
Et puis quatre, et puis quatre.
De plus en plus nombreuses
Dans l'écume laiteuse,
Elles vinrent au rivage,
Envahissant la plage.

Le Morse et son compère
Sur une lieue marchèrent,
Choisirent un rocher
Pour pouvoir se pencher,
Les huîtres patientant
Alignées sur un rang.

« Il est temps, dit le Morse,
De parler avec force
De chaussures, de barques,
De choux-fleurs, de monarques,
De pourquoi l'on prétend
Que les poules ont des dents.

— Un instant ! dirent-elles,
Vous nous la baillez belle.
Nous sommes essoufflées !
Laissez-nous respirer.
— Bien, dit le Menuisier,
Nous poursuivrons après. »

Le Morse dit : « Du pain,
Nous en aurons besoin.
Nous y ajouterons
Du poivre et du citron.
Et maintenant voici :
Le repas est servi.

— Quel repas est-ce là ?
Firent-elles d'effroi.
Vous n'allez pas, grigous,
Vous repaître de nous ?
— Belle nuit, dit le Morse.
On voit presque la Corse.

C'est bien gentil à vous
D'être venues chez nous.
— Au lieu de radoter,
Lui dit le Menuisier,
Recoupe-moi du pain ;
J'ai mangé tout le mien.

— C'est honteux, dit le Morse,
De faire cette farce :
Les avoir fait trotter
Pour mieux les déguster.
— Passe-moi le beurrier,
Lui dit le Menuisier.

— Je te plains, mon ami.
Oh oui, je compatis »,
Dit le Morse morose
En triant les plus grosses.
(Il avait, notez bien,
Son mouchoir à la main.)

« Nous avons bien marché,
Nota le Menuisier.
Rebroussons-nous chemin ? »
Mais de réponse point,
Car les interrogées
Étaient toutes mangées.

— Je préfère le Morse, commenta Alice. Au moins, il a eu un peu pitié de ces pauvres huitres.

— Et pourtant, il en a mangé davantage que le Menuisier, répliqua Blanc Bonnet. Voyez-vous, il tenait son mouchoir devant sa bouche, de façon que l'autre ne puisse les compter, au contraire.

— Quel pingre ! s'indigna Alice. Puisque c'est comme ça, je préfère le Menuisier, s'il en a mangé moins que le Morse.

— Mais il a mangé tout ce qu'il a pu, remarqua Bonnet Blanc.

Quel casse-tête ! Au bout d'un moment, Alice conclut :

— Eh bien, ils étaient aussi méchants l'un que l'autre et...

Elle se tut apeurée en entendant, dans le bois non loin de là, ce qui ressemblait au sifflement d'une locomotive mais risquait plus vraisemblablement d'être le rugissement d'un fauve.

— Est-ce qu'il y a des lions ou des tigres par ici ? s'inquiéta-t-elle.

— C'est juste le Roi Noir qui ronfle, la rassura Blanc Bonnet.

— Venez le voir, l'invitèrent les deux jumeaux en l'entraînant vers l'endroit où sommeillait le monarque.

— N'est-il pas adorable ? fit observer Bonnet Blanc.

Franchement, Alice ne le trouvait pas adorable du tout. Coiffé d'un grand bonnet de nuit noir à pompon, il était recroquevillé en une sorte de tas informe et ronflait terriblement fort.

— ...à s'en décrocher la mâchoire, nota Bonnet Blanc.

— Il risque de s'enrhumer avec la rosée, se soucia Alice, pleine d'attentions.

— Il est en train de rêver, précisa Blanc Bonnet. Et que croyez-vous qu'il rêve ?

— Ça, personne ne peut le savoir.

— Eh bien, il rêve de vous ! s'exclama Blanc Bonnet. Et que croyez-vous qu'il vous arriverait, s'il cessait de rêver de vous ?

— Ben, rien du tout.

— Peuh ! fit Blanc Bonnet avec dédain. Vous n'existeriez plus. Vous n'êtes qu'un personnage dans son rêve.

— Si ce Roi ici présent venait à s'éveiller, renchérit Bonnet Blanc, pfouit ! vous disparaîtriez comme la flamme d'une bougie.

— C'est faux ! protesta Alice. D'ailleurs, si moi je suis un personnage dans son rêve, qui êtes-vous, vous alors ?

— Idem ! déclara Bonnet Blanc.

— Idem ! répéta Blanc Bonnet à tue-tête.

— Chut ! dut intimer Alice. Vous allez le réveiller avec tout ce bruit.

— Bah, inutile de parler de le réveiller, repartit Bonnet Blanc, puisque vous faites partie de son rêve. Vous savez très bien que vous n’existez pas.

— Si, j’existe ! s’écria Alice en fondant en larmes.

— Ce n’est pas en pleurant que vous existerez davantage, souligna Bonnet Blanc.

— Si je n’existais pas, je ne pourrais pas pleurer, expliqua Alice, riant et sanglotant à la fois tant tout cela devenait ridicule.

— Vous ne pensez tout de même pas que ce sont de vraies larmes ? coupa Bonnet Blanc sarcastiquement.

— Je sais qu’ils mentent ; c’est idiot de pleurer, se raisonna Alice en séchant ses larmes et en s’efforçant de faire bonne figure. De toute façon, j’ai intérêt à sortir de ce bois, parce qu’il fait vraiment très noir maintenant. Vous croyez qu’il va pleuvoir ? demanda-t-elle.

Bonnet Blanc ouvrit un grand parapluie et s’abrita dessous en compagnie de son frère.

— Je ne crois pas. Du moins, pas là-dessous, répondit-il en désignant le parapluie. En aucun cas !

— Mais il risque de pleuvoir dehors, non ?

— Si ça veut, ça pleut, dit Bonnet Blanc. Nous n’y voyons pas d’inconvénient. Au contraire.

— Égoïstes ! pesta Alice intérieurement.

Comme elle s’apprêtait à prendre congé, Blanc Bonnet surgit de dessous le parapluie et lui agrippa le poignet.

— Vous avez vu ça ? s’étrangla-t-il.

Et, les yeux injectés de sang, il lui montra d’un doigt tremblant un petit objet blanc au pied de l’arbre.

— C’est une crécelle, affirma Alice après un examen minutieux.

Une vieille crécelle toute déglinguée.

— Je le savais ! éructa Blanc Bonnet en trépignant et en s’arrachant les cheveux. Elle est fichue, évidemment !

Ce disant, il jeta un regard noir à Bonnet Blanc, qui aussitôt se tapit sous le parapluie.

Alice prit Blanc Bonnet par le bras et entreprit de le calmer.

— Il ne faut pas vous mettre dans cet état pour une vieille crécelle.

— Mais elle n’est pas vieille !!! brailla Blanc Bonnet, au comble de la rage. Elle est toute neuve... Je l’ai achetée pas plus tard qu’hier... Une crécelle si belle !

Cependant l’attention d’Alice fut détournée par Bonnet Blanc qui, chose peu commune, s’évertuait à replier le parapluie sur lui. Il fit si bien qu’il se retrouva emmaillotté dedans, sa tête seule en dépassant. La bouche béante et les yeux grands ouverts, il avait tout l’air d’une carpe.

— Il va donc falloir nous battre en duel, déclara Blanc Bonnet d’un ton plus posé.

— On dirait, grommela son compère en se dépêtrant de son parapluie. Mais il faut que cette jeune personne nous aide à nous habiller.

Les deux frères se dirigèrent alors main dans la main vers le bois et en revinrent au bout d’un moment, les bras chargés d’un immense attirail : édretons, polochons, paillassons, seaux à charbon...

— J’espère que vous êtes bonne couturière, dit Blanc Bonnet, parce qu’il faut assembler tout ça.

Alice reconnaîtrait après coup qu’elle n’avait jamais vu pareille pagaille, mêlant l’activité brouillonne qu’ils déployaient, l’accoutrement indescriptible qu’ils revêtaient et le mal fou qu’ils se donnaient pour lacer et boutonner le tout.

— Ils vont ressembler plus à des épouvantails qu'à autre chose, prédit Alice en enroulant un polochon autour du cou de Bonnet Blanc afin qu'il « ne risque pas d'avoir la tête tranchée ».

— Vous savez, précisa-t-il, c'est l'une des mésaventures les plus fâcheuses qui puissent arriver au cours d'un duel, d'avoir la tête tranchée.

Alice s'esclaffa à ces mots mais, craignant de l'offusquer, elle camoufla son rire en quinte de toux.

— Suis-je vraiment très pâle ? se préoccupa Blanc Bonnet avant de coiffer son casque (ou, du moins, ce qu'il appelait son casque et qui n'était ni plus ni moins qu'une casserole).

— Euh... un peu, avoua Alice.

— D'habitude, je suis très courageux, reprit-il à mi-voix, mais aujourd'hui j'ai mal à la tête.

— Eh bien moi, j'ai mal aux dents, intervint Bonnet Blanc qui avait surpris leur conversation. C'est beaucoup plus gênant !

— Alors il vaut mieux ne pas vous battre aujourd'hui, suggéra Alice, voyant là une bonne occasion de les réconcilier.

— Il faut nous battre, insista Blanc Bonnet, mais nous n'avons pas besoin de nous battre très longtemps. Quelle heure est-il ?

— Quatre heures et demie, répondit son frère après avoir consulté sa montre.

— Eh bien, nous en découdrons jusqu'à six heures, puis nous dînerons.

— Soit, fit l'autre à contrecœur. Et cette jeune personne peut nous regarder... à condition de ne pas trop s'approcher. Parce que quand je me fâche, je tape sur tout ce que je vois.

— Et moi, je tape sur tout ce qui est à ma portée, que je le voie ou non ! ajouta Blanc Bonnet.

— Qu'est-ce que les arbres vont prendre ! pouffa Alice.

— Sans doute qu'il n'y aura plus un arbre debout d'ici la fin du combat, admit Blanc Bonnet en promenant autour de lui un regard satisfait.

— Et tout ça pour une crécelle ! les gronda Alice, espérant encore les ramener à la raison.

— Je n'aurais rien dit si elle n'avait pas été neuve, grommela Blanc Bonnet.

— Pourvu que le corbeau arrive ! pria Alice.

— Il n'y a qu'une épée, indiqua Blanc Bonnet à son frère, mais tu n'as qu'à prendre le parapluie : il est tout aussi pointu. Bon, il ne faut plus tarder, car il fait de plus en plus sombre.

— Et de plus en plus noir, acquiesça Bonnet Blanc.

La nuit tombait si vite qu'Alice songea d'abord à l'approche d'un orage.

— Quel gros nuage noir ! s'exclama-t-elle. Et comme il arrive vite ! On dirait même qu'il a des ailes !

— C'est le corbeau ! hurla Blanc Bonnet affolé.

Les deux compères prirent leurs jambes à leur cou et disparurent en un éclair. Alice, pour sa part, se réfugia dans le bois, sous un grand arbre.

— Il ne me trouvera pas ici, réfléchit-elle. Il est trop gros pour se glisser entre les arbres. Si seulement il arrêta de battre des ailes comme ça ! Ça provoque une véritable tempête... Tiens ! Justement il y a quelqu'un qui vient de perdre son fichu.

CHAPITRE V

LA LAINE ET L'EAU

Alice attrapa le fichu au passage et chercha des yeux à qui il pouvait bien appartenir. C'est alors qu'elle aperçut la Reine Blanche qui courait comme une folle dans le bois, les bras déployés telles les ailes d'un oiseau. La fillette marcha très poliment à sa rencontre pour lui rapporter le fichu.

— Heureusement que je passais par là, remarqua-t-elle.

Mais la Reine se contenta de lui jeter un regard effaré, tout en bredouillant des paroles inintelligibles. Alice comprit que si elle voulait qu'il y eût une conversation, elle devrait la prendre à son compte.

— C'est bien votre fichu, Madame ? demanda-t-elle timidement.

— Bien fichue ? s'exclama la Reine. Tu ne vois pas que je suis fichue comme l'as de pique ?

N'ayant pas envie d'entamer une polémique dès le début de leur entretien, Alice se borna à lui sourire.

— Si Votre Majesté veut bien me dire par où commencer, je me ferai un plaisir de l'aider, proposa-t-elle.

— La belle affaire ! bougonna la pauvre Reine. Cela fait deux heures que j'essaie de m'habiller.

Il était évident qu'elle avait besoin d'aide, tant sa tenue était de guingois.

— Voulez-vous que j'arrange votre fichu ? reprit Alice.

— Je ne sais quelle mouche le pique ! se lamenta la Reine. Je crois bien qu'il boude. Je l'ai épinglé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais rien n'y fait.

— C'est normal : ça ne peut pas tenir si vous l'épinglez du même côté, indiqua Alice en remédiant à la situation. Oh, mon Dieu, vous avez vu vos cheveux ?

— La brosse s'est emmêlée dedans, soupira la Reine. Et j'ai perdu mon peigne hier.

Alice dégagea la brosse avec précaution puis arrangea la coiffure du mieux qu'elle put, en déplaçant la plupart des épingles.

— Voilà, vous êtes mieux comme ça, fit-elle. Mais vous devriez tout de même engager une femme de chambre.

— Eh bien, je serais ravie de t'engager ! À quatre sous la semaine avec de la confiture le lendemain.

— Non merci, déclina Alice sans pouvoir s'empêcher de pouffer. De toute façon, la confiture ne me dit rien.

— Mais c'est de l'excellente qualité !

— Peut-être, mais je n'en ai pas envie aujourd'hui.

— Tu ne pourrais pas en avoir aujourd'hui quand bien même tu en voudrais, puisque le contrat stipule « de la confiture le lendemain », et non pas « le jour même ».

— Il faut pourtant bien qu'on arrive au lendemain...

— Certainement pas. Il est stipulé « de la confiture le lendemain » et demain, c'est demain, pas aujourd'hui.

— Je ne comprends pas. C'est drôlement compliqué !

— Voilà ce que c'est de vivre à rebours : au début, ça fait toujours drôle...

— Vivre à rebours ? s'étonna Alice. C'est la première fois que j'entends ça !

— ...mais l'avantage, c'est que la mémoire fonctionne dans les deux sens.

— En tout cas, la mienne ne marche que dans un sens. Je ne peux pas me rappeler les choses avant qu'elles n'arrivent.

— Piètre mémoire que la tienne ! ironisa la Reine.

— Vous trouvez ? De quoi est-ce que vous vous souvenez le mieux, vous ?

— Oh, de ce qui est arrivé dans quinze jours, répondit nonchalamment la Reine tout en se mettant un énorme pansement au doigt. Tiens, par exemple, il y a cette histoire avec le Messager du Roi. Actuellement il purge sa peine en prison et son procès ne se tient que mercredi prochain. Il va sans dire que le crime aura lieu en dernier.

— Et s'il n'a pas lieu ?

— Eh bien, il s'agira d'un non-lieu et cela n'en sera que mieux, répliqua la Reine en s'enveloppant le doigt de sparadrap.

— Évidemment, admit Alice, mais alors le Messager aura été puni pour rien et ça, ça n'est pas bien.

— Là, tu te trompes. As-tu déjà été punie ?

— Seulement quand j'avais fait des bêtises.

— Et tu ne t'en est portée que mieux, je peux te le dire !

— Oui, mais j'ai été punie pour des bêtises que j'avais faites. Ce n'est pas pareil.

— Mais si tu ne les avais pas faites, cela aurait été encore mieux, bien mieux, beaucoup mieux ! s'exclama la Reine, sa voix devenant plus aiguë à chaque « mieux ».

— Il y a quelque chose qui cloche, voulut objecter Alice, mais elle fut interrompu par les cris stridents de la Reine.

— Oh là là ! braillait celle-ci. J'ai le doigt qui saigne !

Ses hurlements étaient si assourdissants qu'Alice dut se boucher les oreilles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit-elle dès qu'elle put placer un mot. Vous vous êtes piqué le doigt ?

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder... Oh là là !

— Ah bon ? fit Alice avec une forte envie de rire.

— Mais oui ! maugréa la Reine. La broche de mon fichu va s'ouvrir et... Oh là là !

À cet instant précis, la broche s'ouvrit et la Reine tenta maladroitement de la refermer.

— Attention ! s'écria Alice. Vous la tenez de travers !

Elle voulut lui ôter la broche des mains mais il était trop tard : l'épingle avait glissé et la Reine s'était piqué le doigt.

— Voilà pourquoi je saignais, expliqua-t-elle en souriant. À présent, tu comprends comment les choses se passent ici.

— Mais pourquoi est-ce que vous ne criez pas maintenant ? l'interrogea Alice, prête à se boucher les oreilles à nouveau.

— J'ai crié plus qu'il ne fallait tout à l'heure. À quoi bon recommencer ?

Dans l'intervalle, la lumière du jour était revenue.

— Je crois que le corbeau est parti, observa Alice. Je suis contente, parce qu'on aurait dit qu'il faisait déjà nuit.

— Si seulement je pouvais être contente, moi ! grommela la Reine. Mais je n'arrive pas à me rappeler comment on fait. Tu en as de la chance, tout en étant dans ce bois, de pouvoir être contente quand ça te chante !

— Sauf que je me sens si seule ! geignit Alice.

À cette idée, deux grosses larmes vinrent lui rouler sur les joues.

— Oh non ! l’implora la Reine en se tordant les mains de détresse. Pense à la grande fille que tu es. Pense au long chemin que tu as parcouru aujourd’hui. Pense à l’heure qu’il est. Pense à n’importe quoi, mais ne pleure pas !

— Parce que vous, le fait de penser vous empêche de pleurer ? demanda Alice, ne pouvant contenir un éclat de rire au milieu de ses sanglots.

— Parfaitement, répliqua résolument la Reine. Car on ne peut pas être au four et au moulin. Tiens, si tu pensais à ton âge pour commencer ? Quel âge as-tu ?

— Sept ans et demi juste.

— Inutile de préciser « juste ». Je n’ai pas besoin de ça pour te croire. Toi, par contre, tu vas devoir croire que j’ai cent-un ans, cinq mois et un jour.

— Je n’arrive pas à le croire !

— Est-ce possible ! la plaignit la Reine. Allez, essaie encore : il te suffit d’inspirer profondément en fermant les yeux.

— Ce n’est pas la peine d’insister : je ne peux pas croire à l’impossible.

— C’est que tu manques d’entraînement. À ton âge, je m’entraînais une demi-heure par jour et il m’arrivait de croire à six choses impossibles avant le petit déjeuner. Flûte ! Revoilà mon fichu qui s’envole !

En effet, la broche s’étant rouverte, un coup de vent venait d’emporter le fichu de l’autre côté d’un ruisseau. Déployant à nouveau ses bras, la Reine vola à sa poursuite et, cette fois, parvint à le récupérer par ses propres moyens.

— Je l’ai ! exulta-t-elle. Et regarde : je vais l’épingler toute seule !

— J’espère que votre doigt va mieux, s’informa poliment Alice en franchissant le ruisseau à son tour.

* * * * *

— Oh, bien mieux ! répondit la Reine. Bien mieu-eux ! Bie-en mieu-eu-eux ! Me-e-eh !

Le dernier son qu’elle émit ressemblait à ce point à un bêlement qu’Alice en sursauta.

Levant les yeux vers la Reine, elle vit que celle-ci s’était soudainement couverte d’un manteau de laine. Elle se frotta les yeux et regarda encore, mais elle ne réussit pas à discerner ce qui s’était passé. Se trouvait-elle bien dans un magasin ? Et était-ce vraiment... oui, était-ce vraiment une brebis qui lui faisait face de l’autre côté du comptoir ? Elle avait beau se frotter les yeux, elle ne pouvait rien distinguer d’autre : elle était dans la pénombre d’une échoppe, les coudes appuyés sur le comptoir, en face d’une brebis assise dans un fauteuil, occupée à tricoter et s’arrêtant à chaque instant pour la dévisager à travers ses grosses lunettes.

— C’est pour quoi ? s’enquit enfin la Brebis en interrompant son ouvrage.

— Je ne sais pas encore très bien, Madame. Je voudrais d’abord regarder tout autour de moi, si vous permettez.

— Tu peux toujours regarder devant toi ou de chaque côté, mais ça m’étonnerait que tu puisses regarder tout autour... à moins d’avoir des yeux dans le dos.

Le fait est qu’Alice n’avait pas d’yeux dans le dos. Aussi se contenta-t-elle de se retourner pour explorer les différents rayons.

La boutique semblait offrir toutes sortes d’articles bizarres, mais le plus étrange était que chaque fois que la fillette fixait son attention sur un rayon pour en déterminer le contenu, celui-ci lui apparaissait entièrement vide, alors que les autres rayons regorgeaient de marchandises.

— Les choses n'arrêtent pas de bouger ! gémit-elle (après avoir tenté en vain pendant plusieurs minutes de rattraper un gros objet coloré qui ressemblait tantôt à une poupée, tantôt à une boîte à ouvrage et s'esquivait systématiquement sur l'étagère au-dessus de celle qu'elle contemplant). Et ce machin-là est le plus agaçant... Attendez, j'ai une idée : je vais le suivre jusqu'à l'étagère du haut ; il ne va quand même pas passer à travers le plafond !

Mais ce beau plan fut déjoué, car le « machin » traversa tout bonnement le plafond comme s'il faisait ça tous les jours.

— Est-ce que tu es une petite fille ou une toupie ? bêla la Brebis en prenant une paire d'aiguilles supplémentaire. Tu me donnes le vertige à tourner de la sorte.

Alice la considéra ébahie, car elle tricotait maintenant avec quatorze paires d'aiguilles à la fois.

— Comment fait-elle ? songea-t-elle. Elle a l'air d'un porc-épic.

— Est-ce que tu sais ramer ? lui demanda la Brebis en lui tendant une paire d'aiguilles.

— Un peu... mais pas sur la terre ferme et pas avec des aig...

Mais les aiguilles venaient de se transformer en rames et Alice se retrouva dans une barque au beau milieu d'une rivière. Elle se mit donc à ramer de son mieux.

— Plume ! lui enjoignit la Brebis en s'emparant d'une nouvelle paire d'aiguilles.

Ne saisissant ce qu'elle voulait dire, Alice continua à tirer sur les rames en silence. Toutefois, l'eau lui parut d'une consistance bizarre car les avirons se prenaient dedans et n'en ressortaient qu'avec difficulté.

— Plume ! répéta la Brebis en utilisant toujours davantage d'aiguilles. Ou tu vas ramasser une châtaigne.

— Oh, j'adore les châtaignes.

— Je t'ai dit « Plume » ! se fâcha la Brebis en empoignant toute une botte d'aiguilles. Est-ce que tu m'entends ?

— Mais oui. Vous n'arrêtez pas de me le crier... S'il vous plaît, où est-ce qu'elles sont, les châtaignes ?

— Dans l'eau, évidemment, puisque ce sont des châtaignes d'eau. Plume donc, à la fin !

(Ayant les mains pleines d'aiguilles, la Brebis en planta quelques-unes dans sa toison.)

— Pourquoi est-ce que vous me dites tout le temps « Plume », questionna finalement Alice, irritée. Je ne suis pas une volaille !

— Si, rétorqua la Brebis, tu es une oie blanche.

Alice, vexée par cette réflexion, resta coite pendant un moment. La barque glissait doucement sur l'eau, entre des touffes d'herbe (où, plus que jamais, les rames s'empêtraient) ou sous des arbres, les rives formant une frondaison continue au-dessus de leur tête.

— Oh, s'il vous plaît, il y a des joncs ! s'extasia soudain Alice. De vrais joncs... et ils sont si beaux !

— Ça ne sert à rien de me dire « s'il vous plaît », remarqua la Brebis sans lever les yeux de son tricot. Ce n'est pas moi qui les ai mis là et ce n'est pas moi qui vais les enlever.

— Je sais, mais je voulais dire, s'il vous plaît, est-ce que ça vous dérangerait d'arrêter la barque un instant pour en cueillir ?

— Comment veux-tu que moi, je l'arrête ? Il te suffit de ne plus ramer et elle s'arrêtera d'elle-même.

Alice laissa donc la barque courir sur son erre au milieu des joncs ondoyants. Puis elle retroussa soigneusement ses manches et plongea les bras dans l'eau jusqu'aux coudes de façon à couper les plantes le plus près possible de la racine. Pendant un moment, elle oublia complètement la Brebis tricoteuse et, se penchant au point de mouiller l'extrémité de ses cheveux en désordre, elle cueillit des poignées entières de joncs odoriférants.

— Pourvu que la barque ne chavire pas ! pria-t-elle. Oh, qu'il est beau, celui-là ! Mais pas moyen de l'attraper...

Il faut dire qu'il se produisait un phénomène assez agaçant : alors que la fillette faisait provision de joncs magnifiques sur le chemin de la barque, elle en apercevait toujours un plus beau que les autres mais qui, comme un fait exprès, se révélait inaccessible.

— Les plus beaux sont toujours les plus loin, se plaignit-elle finalement devant l'obstination des plantes.

Les joues rouges, la chevelure et les mains dégoulinantes, elle se redressa tant bien que mal et se mit en devoir d'étaler sa moisson de trésors. Quelle importance si les joncs, sitôt cueillis, commençaient à se faner et à perdre leur parfum et leur beauté ? Les vrais joncs ne durent déjà pas très longtemps, alors vous pensez, ceux-là, joncs de rêve entassés aux pieds d'Alice, fondaient presque comme neige au soleil... Mais la fillette était bien trop émerveillée par le reste pour y prêter attention.

Il ne fallut pas longtemps pour que la pale de l'un des avirons se prenne dans l'eau et refuse d'en ressortir (ainsi qu'Alice le décrirait après coup), si bien que la poignée vint la frapper sous le menton, la souleva de son siège et, nonobstant ses cris de protestation, la projeta au beau milieu de son tas de joncs.

Par bonheur, elle ne se fit pas mal et se releva rapidement, tandis que la Brebis poursuivait son tricot comme si de rien n'était.

— Tu as ramassé une belle châtaigne, remarqua l'animal comme Alice regagnait sa place, fort soulagée de ne pas être passée par-dessus bord.

— Ah bon ? Où est-elle ? fit-elle en scrutant attentivement la surface de l'eau. C'est bête que je l'ai laissé échapper ! J'aurais bien aimé en rapporter une à la maison...

La Brebis se contenta d'émettre un rire sardonique.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de châtaignes ici ? s'informa Alice.

— Des châtaignes, et un tas d'autres choses. Tu n'as que l'embarras du choix. Alors, que veux-tu acheter ?

— Acheter ? répéta Alice effarée, car les rames, la barque et la rivière venaient de se volatiliser comme par enchantement pour céder la place à la petite boutique obscure.

— Je voudrais un œuf, indiqua-t-elle du bout des lèvres. C'est combien ?

— Dix sous pièce, et quatre sous les deux.

— Mais alors c'est moins cher pour deux que pour un, s'étonna Alice en tirant son porte-monnaie.

— Oui, mais si tu en achètes deux, il faut les manger tous les deux.

— Bon, alors, un œuf, s'il vous plaît, décida Alice en déposant dix sous sur le comptoir et en se disant qu'après tout, les œufs n'étaient peut-être pas frais.

— Je ne remets jamais la marchandise en mains propres, expliqua la Brebis après avoir empoché l'argent. Ça ne ferait pas l'affaire. Il faut que tu viennes la chercher toi-même.

Ce disant, elle se dirigea vers le fond de la boutique et posa l'œuf debout sur une étagère.

— Pourquoi est-ce que ça ne ferait pas l'affaire ? songea Alice en se frayant un chemin à tâtons entre les tables et les chaises, la boutique devenant de plus en plus sombre vers le fond.

« Plus je me rapproche, plus l'œuf semble s'éloigner. Voyons, c'est quoi, ça ? Une chaise ? Mais non ! Ça a des branches ! Des arbres dans un magasin ? Comme c'est drôle ! Et il y a même un ruisseau ! Ça alors ! C'est le magasin le plus bizarre que je connaisse !

* * * * *

Alice continua à avancer, de plus en plus perplexe à chaque pas. Chaque objet se transformait en arbre dès qu'elle parvenait à sa hauteur et elle s'attendait ni plus ni moins à ce que l'œuf en fasse autant.

CHAPITRE VI

LE PATAPOUF

Mais l'œuf ne fit que grandir, grandir, ses traits devenant en même temps de plus en plus humains. Lorsqu'Alice ne fut plus qu'à quelques mètres de lui, elle distingua des yeux, une bouche et un nez. Et en arrivant tout près, elle s'aperçut que ce n'était autre que le Patapouf.

— Je suis sûre que c'est lui, se dit-elle. C'est comme s'il avait son nom écrit sur la figure.

En fait, le Patapouf aurait pu avoir son nom écrit une bonne centaine de fois sur lui, tant son visage était immense. Il était assis en tailleur au faîte d'un mur si étroit qu'on se demandait comment il tenait en équilibre là-haut. Comme il regardait fixement dans la direction opposée sans faire attention à la fillette, celle-ci en conclut qu'il devait être empaillé.

— Il a vraiment une tête d'œuf ! remarqua-t-elle à haute voix.

Ce disant, elle tendit les mains vers lui car elle redoutait qu'il ne tombe d'un instant à l'autre.

— Il est fort vexant de s'entendre traiter d'œuf, répliqua finalement le Patapouf, les yeux dans le vague. Fort vexant !

— Je disais juste que vous aviez l'air d'un œuf, Monsieur, et il y a des œufs très jolis, vous savez, expliqua Alice, tentant de rattraper sa phrase.

— Il y a des gens qui n'ont pas plus d'esprit qu'un dé à coudre, ronchonna le Patapouf sans pour autant lui accorder un coup d'œil.

Alice ne savait que répondre à cela. On ne pouvait parler de dialogue, puisqu'il ne s'adressait jamais à elle. À vrai dire, sa dernière remarque semblait destinée à un arbre. Aussi resta-t-elle plantée là, se récitant mentalement !

Le Patapouf sur un mur
Qui ressemble à un œuf dur
Va se casser la figure
Et tous les soldats du Roi
Ne pourront le remettre droit.

— Et ce sera bien fait pour toi ! commenta-t-elle, oubliant qu'il pouvait l'entendre.

— Au lieu de marmonner entre tes dents, tu ferais mieux de me donner tes nom, prénom et qualité, déclara-t-il en daignant enfin poser les yeux sur elle.

— Je m'appelle Alice et...

— Quel nom absurde ! l'interrompit-il. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Parce qu'il faut qu'un nom veuille dire quelque chose ?

— Naturellement, ricana le Patapouf. Mon nom à moi décrit ma silhouette – une silhouette fort élégante, du reste – alors que le tien peut correspondre à n'importe quelle forme.

— Pourquoi est-ce que vous êtes assis tout seul là-haut ? demanda Alice, ne voulant pas entrer dans une discussion sans fin.

— Eh bien, parce qu'il n'y a personne avec moi ! s'exclama-t-il. Est-ce que tu pensais pouvoir me coller avec ça ? Trouve autre chose.

— Vous ne croyez pas que vous seriez mieux par terre ? l’interrogea Alice, non pas dans le but de lui poser une devinette mais par souci pour sa sécurité. Ce mur n’est vraiment pas bien large !

— Ce que tes devinettes peuvent être enfantines ! Bien sûr que non je ne le crois pas ! Parce que si jamais je tombais – il n’y a aucun risque d’ailleurs – mais si jamais ça m’arrivait... (Il prit un air pincé et pompeux qui faillit déclencher un fou rire chez la fillette)... alors le Roi m’a promis – oh, tu peux blêmir si ça te chante ! Tu ne pensais pas que j’allais rétorquer ça, hein ? – le Roi m’a promis – de sa propre bouche – de... de...

— ...de vous envoyer tous ses soldats, le coupa inconsiderément Alice.

— Cette fois, c’en est trop ! explosa-t-il. Pour savoir ça, il a fallu que tu écoutes aux portes !

— Mais non ! Je l’ai lu dans un livre.

— J’aime mieux ça, fit le Patapouf rasséréiné. Il est vrai que ce genre de livres existe : ça s’appelle l’Histoire de France... Mais regarde-moi bien : tu as devant toi quelqu’un qui as parlé à un Roi. Parfaitement ! Comme c’est peut-être la première fois que tu rencontres une personne de mon rang, et pour bien te montrer que je ne fais pas le fier, je t’autorise à me serrer la main.

Souriant presque d’une oreille à l’autre, il se pencha vers Alice et, manquant de basculer, lui tendit une main qu’elle saisit non sans quelque anxiété.

— Il suffirait qu’il sourie un peu plus pour que les coins de sa bouche se rejoignent par derrière, songea-t-elle. Et alors, je me demande ce qui arriverait à sa tête. Peut-être bien qu’elle se décrocherait !

— Hé oui ! Tous ses soldats... reprit le Patapouf. Et ils me remettraient d’aplomb en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire. Mais je trouve que nous allons trop vite. Revenons à ton avant-dernière remarque !

— Je ne m’en souviens pas, s’excusa Alice.

— Dans ce cas, repartons à zéro ! C’est à mon tour de choisir un sujet de conversation, annonça-t-il comme s’il s’agissait d’un jeu. À moi de te poser une question ! Quel âge as-tu dit que tu avais ?

— Sept ans et demi, indiqua Alice après un rapide calcul.

— Faux ! Tu n’as jamais rien dit de la sorte !

— Je pensais que vous vouliez dire « Quel âge as-tu ? »

— Si j’avais voulu dire ça, je l’aurais dit.

Ne tenant pas à entamer une nouvelle controverse, Alice préféra rester coite.

— Sept ans et demi, répéta-t-il pensif. Quel âge déplaisant ! Si tu m’avais demandé mon avis, je t’aurais conseillé d’arrêter à sept ans... mais maintenant il est trop tard

— Pour grandir, je ne demande l’avis de personne ! s’indigna la fillette.

— On fait la fière ?

Cette réflexion ne fit qu’exaspérer Alice davantage.

— Je voulais dire qu’une personne ne peut pas s’empêcher de grandir !

— Une peut-être pas... mais deux, si. Si l’on t’avait aidée, tu aurais pu t’arrêter à sept ans.

— Comme vous avez une belle ceinture ! observa soudain Alice, estimant qu’ils avaient assez parlé de son âge et que c’était à présent son tour de choisir un sujet. Enfin, non... je veux dire... euh... quelle belle cravate ! Oh, je vous demande pardon !

Elle s’était reprise hâtivement en voyant le Patapouf s’offusquer ostensiblement et elle regretta aussitôt d’avoir abordé ce thème, incapable qu’elle était de distinguer sa taille de son cou. Il était clair que son interlocuteur était profondément outré, même s’il ne le fit pas savoir sur le moment. Lorsqu’il reprit finalement la parole, ce fut pour grogner :

— Il est fort, fort vexant que l’on prenne votre cravate pour une ceinture !

— Je suis vraiment la dernière des idiots. se lamenta Alice d'un ton si humble qu'il eut le don de calmer le Patapouf.

— Il s'agit bien d'une cravate, mon enfant, et fort belle, comme tu le soulignais. C'est un cadeau de Leurs Majestés le Roi et la Reine Blancs.

— Non, c'est vrai ? fit Alice, pas mécontente en définitive d'avoir amené la conversation sur ce sujet.

— Ils me l'ont offerte en cadeau d'inanniversaire, précisa-t-il en croisant les jambes et en prenant son genou à deux mains.

— Pardon ?

— Il n'y a pas de mal.

— Non, je veux dire : c'est quoi, un cadeau d'inanniversaire ?

— Quelle question ! C'est un cadeau que l'on t'offre lorsque ce n'est pas ton anniversaire.

— Je préfère les cadeaux d'anniversaire, déclara Alice après un instant de méditation.

— Sottises ! Combien y a-t-il de jours dans l'année ?

— Ben... trois cent soixante-cinq.

— Et combien as-tu d'anniversaires par an ?

— Un.

— Et combien font trois cent soixante-cinq moins un ?

— Ben... trois cent soixante-quatre.

— J'aimerais mieux que tu me l'écrives, dit le Patapouf, sceptique.

La fillette ne put réprimer un sourire tandis qu'elle sortait un carnet de sa poche et y notait l'opération suivante :

$$\begin{array}{r} 365 \\ - 1 \\ \hline 364 \end{array}$$

Le Patapouf saisit le carnet et le considéra attentivement.

— On dirait que c'est juste... approuva-t-il.

— Mais vous le tenez à l'envers !

— Suis-je bête ! Je me disais aussi que ça avait l'air bizarre. Voilà, donc, comme je le disais, on dirait que c'est juste... bien que je n'aie pas le temps de vérifier en détail. Toujours est-il que cela fait trois cent soixante-quatre jours dans l'année où tu peux recevoir des cadeaux d'inanniversaire...

— C'est vrai, concéda Alice.

— Et seulement un jour pour les cadeaux d'anniversaire. Ça te fait une belle jambe !

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Pff ! Évidemment ! Tant que je ne te l'ai pas expliqué... Je veux dire que te voilà bien avancée !

— Mais ce n'est pas parce qu'on a de belles jambes qu'on avance bien.

— Quand j'emploie un mot, je lui fais dire ce que je veux qu'il dise, ni plus ni moins.

— Le problème, c'est de savoir si vous avez le droit de faire dire autant de choses aux mots.

— Non, le problème, c'est de savoir qui commande.

Désarçonnée, Alice ne trouva rien à redire.

— Les mots ont leur caractère, reprit le Patapouf au bout d'un instant. Certains, en tout cas. En particulier les verbes. ce sont les plus arrogants. Les adjectifs, on en fait ce qu'on veut, mais pas les verbes. Seulement moi, je peux les dompter tous ! C'est ce que j'appelle l'impénétrabilité...

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'expliquer ce que cela signifie ?

— Enfin te voilà devenue raisonnable, murmura le Patapouf d'un ton approbateur. Par « impénétrabilité », je veux dire que nous avons épuisé le sujet et que tu ferais bien de me dévoiler tes projets pour la suite, à moins que tu n'aies l'intention de passer le reste de ta vie ici.

— Vous lui en faites dire, des choses, à ce mot !

— Quand je fais faire autant de travail à un mot, je lui paie des heures supplémentaires.

— Ah ? fit Alice, trop désorientée pour ajouter autre chose.

— Je voudrais que tu les voies quand ils viennent se faire payer à la fin du mois, poursuivit le Patapouf en balançant lentement la tête de droite et de gauche.

(Comme Alice n'osa pas demander comment il les rétribuait, cela demeurera un mystère pour la postérité.)

— Monsieur, puisque vous expliquez si bien les mots, est-ce que vous pourriez m'expliquer le poème intitulé « Jacablariade » ?

— Récite-le moi. Je suis en mesure d'expliquer tous les poèmes jamais écrits, ainsi qu'une bonne partie de ceux qui restent à écrire.

Alléchée par ce discours prometteur, Alice récita la première strophe :

C'était la mijotée et les blichons baviles
Tout au long de la loinde, allaient girant, tariant.
Les grands balagousiers se sentaient tout flabiles
Sous les exgrouinements des chloropores vrouillants.

— Arrêtons-nous là pour commencer, intervint le Patapouf. Il y a déjà pas mal de mots difficiles. La « mijotée » indique quatre heures de l'après-midi, l'heure où l'on fait mijoter le dîner.

— D'accord. Et c'est quoi, des « blichons baviles » ?

— Eh bien, « bavile » signifie à la fois « baveux » et « agile ». C'est un mot-valise, qui contient plusieurs significations.

— Je vois. Et « blichons » ?

— Le blichon est une créature qui tient du blaireau, du lézard et du tire-bouchon.

— Ce doit être un animal très bizarre.

— Pour sûr. D'ailleurs, il niche au pied des cadrans solaires et se nourrit de gruyère.

— Alors la « loinde », c'est ce qu'il y a tout autour des cadrans solaires ? déduisit Alice, stupéfaite de sa propre ingéniosité.

— Bien entendu : elle s'étend loin devant et loin derrière...

— Et loin de tous les côtés... Mais que veut dire « girant-tariant » ?

— Eh bien, « tarier », c'est faire des trous à la façon d'une tarière et « girer », c'est tourner comme...

— ...une girouette !

— Exactement. Bon, continuons. Les « balagousiers » sont des oiseaux tout maigres aux plumes ébouriffées, un peu comme des balais. Et « flabile » – encore un mot-valise – signifie « faible » et « fragile ».

— Et les « chloropores vrouillants » ?... c'est-à-dire, si je ne vous dérange pas...

— Non, non. Un « chloroporc » est une espèce de cochon verdâtre. Quant à « vrouillant », je n'en suis pas très sûr. Ce doit être quelque chose comme le mélange de « vagabond » et « grouillant »...

— Et c'est quoi, des « exgrouinements » ?

— Eh bien, « exgrouiner », c'est beugler et siffler en éternuant au milieu. Mais il vaudrait mieux que tu entendes ce cri – dans le bois là-bas, par exemple – pour te rendre compte. Maintenant, dis-moi, qui t'a raconté tout ce charabia ?

— Je l'ai trouvé dans un livre. Mais quelqu'un m'a récité un poème plus facile... Monsieur Blanc Bonnet, je crois...

— Pour ce qui est des poèmes, je les récite aussi bien que n'importe qui, si c'est cela que tu désires...

— Oh, je ne désire rien du tout ! s'empressa d'affirmer Alice, dans l'espoir de tuer son idée dans l'œuf.

— La pièce de vers que je vais avoir l'honneur d'interpréter, s'obstina le Patapouf, fut écrite spécialement à ton intention.

Voyant qu'elle ne pouvait faire autrement, Alice le remercia à contrecœur et s'assit par terre pour l'écouter :

En hiver, quand les champs sont blancs,
Pour te plaire, je chante ce chant.

— À part que là, je ne le chante pas, expliqua-t-il.

— C'est ce que je vois.

— Il faut que tu aies une sacrée bonne vue pour arriver à voir si je chante ou pas, remarqua-t-il d'un ton acerbe, réduisant la fillette au silence.

Au printemps, quand tout reverdit,
Je t'explique ce que je dis.

— Merci beaucoup, fit Alice.

En été, quand les jours sont grands,
Peut-être que tu le comprends.

En automne, quand les feuilles choient,
Tu l'écris sur papier de soie.

— Je veux bien, si je m'en souviens encore.

— Ce n'est pas la peine de faire des réflexions à tout bout de champ. Elles sont hors de propos et ne font que me troubler.

Aux petits poissons j'ai fait dire
D'exaucer mes moindres désirs.

Mais les poissons m'ont rétorqué
Qu'ils n'avaient pas à accepter.

Ils dirent, remuant la queue,
« Nous n'en ferons rien parce que... »

- Je ne comprends pas très bien.
- Attends, ça devient plus clair par la suite.

Je suis allé les relancer,
Allant jusqu'à les menacer.

Ils ne firent que rabâcher :
« Inutile de vous fâcher ! »

J'insistai du matin au soir
Mais ils ne voulaient rien savoir.

Je pris un grand chaudron en fer,
Sachant ce que j'allais en faire.

J'emplis le chaudron à la pompe
Et mon cœur battait à tout rompre.

Alors quelqu'un vint m'annoncer :
« Les petits poissons sont couchés. »

Aussitôt je lui ordonnai :
« Il vous faut me les réveiller. »

Je me dressai sur mes orteils
Et le criai à ses oreilles.

(Le Patapouf déclama cette dernière strophe à tue-tête.)

- Je n'aurais pas voulu être à la place du messenger, songea Alice en frissonnant.

Mais il répliqua sans détour :
« Pas si fort ! Je ne suis pas sourd. »

Et puis il déclara aussi :
« Je veux bien les réveiller si... »

Je saisis un tire-bouchon
Pour un réveil à ma façon.

Lorsque je trouvai porte close,
Je fus irrité par la chose.

Découvrant la porte fermée,
Je frappai, frappai, frappai mais...

Le Patapouf se tut brusquement.

- C'est tout ? s'enquit Alice.
- C'est tout. Adieu !

Tout cela parut bien soudain à Alice mais, après une invitation aussi peu discrète à prendre congé, elle se dit qu'il ne serait pas très poli de rester davantage. Par conséquent, elle se leva et tendit la main au Patapouf.

— Au revoir ! fit-elle, aussi jovialement que possible.

— Je ne crois pas que nous nous reverrons, répondit le Patapouf en faisant la moue. Tu ressembles tellement aux autres...

— En général, on reconnaît les gens à leur visage.

— C'est bien là ce qui me chiffonne. Tu as le même visage que tout un chacun : le nez au milieu, avec les yeux de chaque côté et la bouche en dessous. C'est toujours pareil. Par contre, si tu avais les deux yeux du même côté du nez, ou bien la bouche au-dessus, cela m'aiderait un peu.

— Ce ne serait pas beau, protesta Alice.

— Attends d'avoir essayé, conseilla simplement le Patapouf en fermant les yeux.

Alice patienta encore un instant pour voir s'il allait ajouter quelque chose. Toutefois, comme il conservait les paupières baissées et semblait l'avoir totalement oubliée, elle réitéra son au revoir puis, faute de réponse, s'éloigna lentement en maugréant :

— J'ai déjà rencontré des gens enquiquinants mais alors lui...

Elle n'acheva pas sa phrase car, à ce moment-là, un grondement sourd ébranla toute la forêt.

CHAPITRE VII

LE LION ET LA LICORNE

L'instant d'après, le bois fut envahi par une troupe de soldats, accourant d'abord par groupes de deux ou trois, puis par dizaines, et enfin par hordes entières. Alice se réfugia derrière un arbre pour ne pas se faire piétiner et les regarda défilier devant elle. Jamais elle n'avait vu des soldats à l'équilibre aussi précaire : ils tombaient à tout propos et, dès que l'un d'eux s'étendait de tout son long, les suivants trébuchaient sur lui, si bien que le sol fut rapidement jonché de monticules humains.

Ensuite survinrent les cavaliers. Leurs montures quadrupèdes tenaient un peu mieux debout que les fantassins mais, çà et là, certaines se retrouvaient tout de même les quatre fers en l'air et, invariablement, lorsqu'un cheval s'affalait, il désarçonnait son cavalier. La confusion était à son comble et Alice fut soulagée de découvrir une clairière, au milieu de laquelle le Roi Blanc, assis par terre, était en train de griffonner dans un calepin.

— Je les ai tous envoyés ! exulta-t-il en apercevant la fillette. Est-ce que par hasard vous n'auriez pas croisé des soldats dans le bois ?

— En effet, répondit-elle. Au moins plusieurs milliers.

— Quatre mille deux cent sept exactement. Et encore, j'ai dû garder deux Cavaliers pour le jeu et je n'ai pas pu dépêcher mes deux Messagers car ils sont en ville. À propos, voudriez-vous regarder sur la route et me dire si vous voyez quelqu'un ?

— Personne !

— Je voudrais avoir vos yeux, bougonna le Roi. Être capable de voir Personne, et à cette distance en plus ! Moi, c'est à peine si je peux distinguer quelqu'un, dans cette pénombre.

Mais ces remarques ne firent qu'effleurer les oreilles d'Alice, toujours occupée à scruter attentivement la route.

— Ça y est ! Voilà quelqu'un ! annonça-t-elle soudain. Mais il n'avance pas vite et fait de drôles de contorsions.

(Effectivement, le Messager dansait d'un pied sur l'autre, se tortillant comme une anguille et se servant de ses mains comme éventails.)

— Mais non, expliqua le Roi. C'est son tempérament latin. Il est très exubérant quand il est content. Il s'appelle Lepus Martius...

— Je l'aime avec un L, énonça machinalement Alice, car il est Latin ; je le déteste avec un L, car il est Laid ; je lui donne à manger des... des... des Lasagnes et de la Luzerne ; il s'appelle Lepus et habite...

— ...la Lisière, compléta le Roi (sans se rendre compte qu'il se prenait au jeu, alors qu'Alice cherchait encore le nom d'un pays commençant par L). Mon autre Messager se nomme Cappifex Demens. Il me faut deux Messagers, voyez-vous, pour qu'ils puissent aller et venir. L'un va et l'autre vient...

— Je vous demande pardon ?

— Ce n'est pas bien de quémander.

— Non, je voulais dire que je n'ai pas très bien compris. Pourquoi est-ce que l'un va et l'autre vient ?

— C'est pourtant clair ! s'impacienta le Roi. Il m'en faut deux : un pour l'aller et l'autre pour le retour.

Sur ces entrefaites arriva le Messenger. Trop essoufflé pour souffler mot, il se contenta de faire de grands gestes et d'adresser au Roi de formidables grimaces.

— Cette demoiselle vous aime avec un L, proclama ce dernier dans l'espoir de détourner vers Alice l'attention du Messenger.

Mais ce fut peine perdue, car son tempérament latin ressortait de plus en plus. C'est ainsi qu'il roulait féroce ment les yeux.

— Vous me faites peur ! Je défaille ! s'écria le Roi. Donnez-moi des lasagnes !

Au grand divertissement d'Alice, le Messenger ouvrit le sac qu'il portait en bandoulière et en tira un plat de lasagnes que le Roi engloutit goulûment.

— Encore ! fit le monarque.

— Je n'ai plus que de la luzerne, déclara le Messenger.

— Va pour la luzerne, se résigna le Roi.

Alice se réjouit de le voir requinqué.

— Rien de tel qu'un peu de luzerne quand on se sent mal, remarqua-t-il en mâchouillant.

— Je crois que de l'eau fraîche ou des sels seraient mieux, suggéra Alice.

— Je n'ai jamais dit qu'il n'y avait rien de mieux, rétorqua le Roi. J'ai dit qu'il n'y avait rien de tel.

Alice ne se risqua pas à le contredire.

— Qui avez-vous vu sur la route ? s'enquit le Roi en reprenant de la luzerne.

— Personne, indiqua le Messenger.

— Parfait, cette demoiselle l'a vu aussi. J'en déduis que Personne ne peut aller plus vite que vous.

— Je fais de mon mieux, assura l'autre. Il est un fait que personne est plus rapide que moi.

— C'est impossible. Sinon, il serait arrivé avant vous. Bon, quoi qu'il en soit, puisque vous avez repris votre souffle, peut-être pouvez-vous nous dire ce qui se passe en ville ?

— Je vais vous le murmurer, répondit le Messenger en mettant ses mains en porte-voix et en se penchant à l'oreille du souverain ; au grand dam d'Alice qui aurait bien voulu entendre le message.

Toutefois, loin de murmurer, Lepus Martius hurla littéralement :

— Ils ont remis ça !!!

— C'est ça que vous appelez murmurer ? tressauta le Roi. Si jamais vous recommencez, je vous fais entartiner ! Ça m'a secoué le crâne comme un tremblement de terre.

— Alors c'était juste un tremblement de tête, observa Alice à part soi. Qui a remis ça ? s'informa-t-elle hardiment.

— Le Lion et la Licorne, évidemment, répliqua le Roi.

— Qui luttent pour la couronne ?

— Mais oui, et le plus cocasse, c'est que c'est la mienne qu'ils veulent ! Courons les voir !

Tandis que le Roi l'entraînait, Alice fredonna en son for intérieur le refrain suivant :

Le Lion et la Licorne luttaient pour la couronne ;
Le Lion traqua dans tout le pays la Licorne.
Ils eurent du pain bis, ils eurent du pain blanc,
Puis du cake et se virent chassés tambour battant.

— Est-ce que... le vainqueur... aura... la couronne ? demanda-t-elle en haletant.

— Grand Dieu non ! fit le Roi. Quelle idée !

— Auriez-vous... la bonté... d'arrêter... un instant... pour que je... reprenne... mon souffle ?

— La bonté certes, mais pas la force. Un instant, ça passe si vite ! Autant vouloir arrêter un Attrape-anthrope !

Alice étant trop essoufflée pour parler, ils poursuivirent leur chemin en silence et aperçurent finalement un gigantesque attroupement, au centre duquel le Lion et la Licorne étaient en train d'en découdre. Ils soulevaient un tel nuage de poussière que, de prime abord, la fillette ne put les distinguer l'un de l'autre. Néanmoins, elle finit par reconnaître la Licorne à sa corne.

Alice, Lepus et le Roi rejoignirent l'endroit d'où Cappifex, le second Messager, observait le combat, une tasse de thé dans une main et une tartine beurrée dans l'autre.

— Il sort de prison et il n'avait pas fini son thé au moment de son incarcération, glissa Lepus à l'oreille d'Alice. On ne nourrit les prisonniers qu'avec des coquilles d'huîtres, voyez-vous... C'est pour ça qu'il a tellement faim et soif. Alors, mon vieux, ça va ? demanda-t-il en enlaçant affectueusement son compère.

Ce dernier se retourna, acquiesça et continua de manger sa tartine.

— Tu étais bien, en prison ? reprit Lepus.

Cappifex se retourna de nouveau, versant une ou deux larmes, mais il ne dit pas un traître mot.

— Tu as perdu ta langue ? s'impatienta Lepus.

Mais l'autre se contenta de mâchonner et d'avalier une gorgée de thé.

— Allez-vous parler ! s'écria le Roi. Comment se déroule le combat ?

Cappifex fit un effort surhumain pour avaler une énorme bouchée de pain, puis répondit en s'étrangeant :

— Le mieux du monde. Ils ont mordu la poussière environ quatre-vingt sept fois chacun.

— Je suppose qu'on ne va pas tarder à apporter le pain bis et le pain blanc, hasarda Alice.

— C'est fait, indiqua Cappifex. D'ailleurs, je m'en suis coupé une tartine.

Cependant, les deux adversaires marquèrent un temps d'arrêt et s'assirent pantelants.

— Dix minutes de pause ! proclama le Roi.

Aussitôt les deux Messagers s'affairèrent, faisant circuler des plateaux de pain blanc ou bis. Alice en goûta une tranche, mais c'était vraiment très sec.

— Je pense qu'ils en ont terminé pour aujourd'hui, déclara le Roi. Allez dire aux tambours de commencer !

Et Cappifex s'éloigna en bondissant à la manière d'une sauterelle. Alice le contempla bouche bée pendant un moment, puis elle s'anima soudain, montrant quelque chose du doigt.

— Regardez ! La Reine Blanche qui passe à toute vitesse ! Elle est sortie du bois là-bas... Qu'est-ce qu'elles courent vite, les Reines !

— Elle doit avoir un ennemi à ses trousses, dit le Roi sans même tourner la tête. Le bois en est truffé.

— Et vous n'allez pas à son secours ? s'étonna Alice devant sa passivité.

— Ce serait peine perdue ! Elle va bien trop vite. Autant vouloir rattraper un Attrape-anthrope ! Mais je vais le consigner, si vous y tenez... C'est une charmante personne, marmonna-t-il en sortant son agenda. Est-ce que vous écrivez « personne » avec un, ou deux « n » ?

À cet instant, la Licorne passa près d'eux, les mains dans les poches.

— Cette fois, j'ai eu le dessus, non ? lança-t-elle au Roi, en lui jetant à peine un coup d'œil.

— De peu, de peu, concéda le Roi, assez fébrile. Mais vous auriez pu vous abstenir de lui donner ce coup de corne.

— Bah, je ne lui ai pas fait mal.

Comme la Licorne s'apprêtait à passer son chemin sur cette réponse débonnaire, son regard tomba par hasard sur Alice. Immédiatement la créature fit volte-face et la dévisagea longuement, sans dissimuler une forte répugnance.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle finalement.

— Une fillette ! s'empressa de la renseigner Lepus, en présentant Alice avec force gestes exubérants. Nous venons de la trouver. Même qu'elle est grandeur nature...

— J'ai toujours cru que les fillettes étaient des animaux fabuleux, dit la Licorne. Est-ce qu'elle est vivante ?

— Et elle parle, annonça sentencieusement Lepus.

La Licorne considéra Alice d'un air rêveur et lui ordonna :

— Parle, fillette.

— Vous savez, répondit Alice en souriant, moi aussi, je croyais que les Licornes étaient des animaux fabuleux. C'est la première fois que j'en vois une pour de vrai.

— Eh bien, maintenant que nous nous sommes vues mutuellement, je veux bien croire à ton existence si tu crois à la mienne. Marché conclu ?

— D'accord.

— Bon, fais apporter le cake, mon vieux, enjoignit la Licorne au Roi. Ton pain bis, très peu pour moi !

— Mais certainement ! bredouilla le Roi.

Et, faisant signe à Lepus, il chuchota :

— Ouvrez votre sac ! Vite ! Non, pas celui-là : il est plein de luzerne !

Le Messager tira du sac un énorme cake et le confia à Alice tandis qu'il sortait également un couteau et une assiette. La fillette se demanda comment il faisait pour extraire tout ça du sac.

— On dirait un magicien avec son chapeau, songea-t-elle.

Entre-temps, le Lion les avait rejoints, la mine épuisée et somnolente, les yeux mi-clos.

— Qu'est-ce que c'est ? rugit-il en posant sur Alice un regard vague, sa voix rappelant le son d'un gong.

— Ah, ah ! fit la Licorne. Tu ne devineras jamais ! Moi-même je n'ai pas pu.

— Est-ce que tu es un animal... un végétal... ou un minéral ? demanda le Lion, entrecoupant sa question de bâillements.

— C'est un animal fabuleux ! s'exclama la Licorne sans laisser à Alice le loisir de répondre.

— Alors fais passer le cake, Animal fabuleux ! commanda le Lion en s'allongeant, le menton posé sur les pattes. (Et, aux deux autres.) Asseyez-vous ! Et pas de blagues avec le cake !

Le Roi n'était manifestement pas dans son assiette, coincé entre ces deux géants, mais il n'avait guère le choix de s'asseoir ailleurs.

— Quelle bataille nous pourrions livrer pour la couronne maintenant ! remarqua la Licorne en observant malicieusement le royal couvre-chef, lequel menaçait de dégringoler tant son propriétaire avait la tremblote.

— Je l'emporterais haut la main, affirma le Lion.

— Je n'en suis pas si sûre, rétorqua la Licorne.

— Peuh, je t'ai traquée dans tout le pays, mauviette ! gronda le Lion en faisant mine de se lever.

Mais le Roi, d'une voix chevrotante, mit le holà à la querelle qui se rallumait.

— Dans tout le pays ? Cela représente un bon bout de chemin. Est-ce que vous êtes passés sur le Vieux Pont ? Et sur la Place du Marché ? C'est du Vieux Pont qu'on a la meilleure vue.

— Comment le saurais-je ? bougonna le Lion en se recouchant. On n’y voyait goutte avec toute cette poussière. Il en met un temps, l’Animal fabuleux, à couper le cake !

Alice s’était assise au bord d’un petit ruisseau, le gâteau sur les genoux, et s’efforçait de le partager.

— C’est agaçant ! répondit-elle. (Elle s’était rapidement habituée à l’épithète « Animal fabuleux ».) J’en ai déjà coupé plusieurs tranches mais elles n’arrêtent pas de se recoller.

— C’est parce que tu ne sais pas t’y prendre avec les gâteaux du Miroir, indiqua la Licorne. Il faut le distribuer avant de le couper.

C’était absurde, mais Alice se leva docilement pour faire passer l’assiette... et le gâteau se partagea tout seul, au fur et à mesure.

— Maintenant, tu peux le couper, dit le Lion tandis qu’elle regagnait sa place, l’assiette vide à la main.

Comme Alice ne savait que faire de son couteau, la Licorne éleva une protestation.

— Ce n’est pas juste ! La part du Lion est deux fois plus grosse !

— Oui, mais l’Animal fabuleux n’en a pas pris, de toute façon, répliqua le Lion. Tu aimes le cake, Animal fabuleux ?

Un roulement de tambour assourdissant empêcha Alice de répondre. Venant d’on ne sait où, il remplissait l’air et lui résonnait dans la tête avec insistance. Prise de panique, la fillette se releva d’un bond et franchit le ruisseau.

* * * * *

Elle eut encore le temps de voir le Lion et la Licorne se redresser, l’air furieux d’avoir été interrompus dans leur festin. Puis elle tomba à genoux et se boucha les oreilles, essayant en vain de s’isoler du formidable vacarme.

— Si ça ne suffit pas à les chasser « tambour battant », c’est à désespérer ! pensa-t-elle.

CHAPITRE VIII

« TOUT EST DE MON INVENTION »

À la longue, le bruit parut s'atténuer, puis finit par s'éteindre. Surprise par ce silence de mort, Alice releva vivement la tête. Ne voyant plus personne, elle pensa tout d'abord avoir été le jouet d'une illusion : les Messagers latins, le Lion et la Licorne n'auraient été qu'un rêve. Toutefois, à ses pieds, gisait une grande assiette, celle sur laquelle elle s'était escrimée à couper le cake.

— Donc, ce n'était pas un rêve, en déduisit-elle. À moins... À moins que nous ne fassions tous partie du même rêve. Dans ce cas, j'espère que c'est mon rêve à moi, et pas celui du Roi Noir. Parce que je ne veux pas me trouver dans le rêve de quelqu'un d'autre ! Tiens, j'ai bien envie d'aller le réveiller, pour voir...

À cet instant, une exclamation vint distraire Alice de ses pensées moroses.

— Montjoie ! Échec ! fit un Cavalier galopant dans sa direction, engoncé dans une armure noire et brandissant une énorme masse d'armes. En arrivant devant la fillette, le cheval s'arrêta net, désarçonnant le Cavalier.

— Vous êtes ma prisonnière ! s'écria ce dernier en touchant le sol.

Sous le coup de l'étonnement, Alice eut davantage peur pour lui que pour elle et ce ne fut pas sans une certaine appréhension qu'elle le vit remettre le pied à l'étrier. Dès qu'il eut enfourché sa monture, il voulut répéter :

— Vous êtes ma...

Mais il fut interrompu par la voix d'un nouvel arrivant, dont la survenue fit tressaillir Alice.

— Saint-Denis ! Échec ! lança-t-il.

Cette fois, il s'agissait d'un Cavalier Blanc, qui s'immobilisa auprès de la fillette et dégringola de son cheval tout comme l'avait fait le Cavalier Noir. Lorsqu'il fut remis en selle, tous deux se toisèrent en silence pendant un moment, tandis qu'Alice promenait de l'un à l'autre un regard ébahi.

— Elle est ma prisonnière ! indiqua finalement le Cavalier Noir.

— Oui, mais je viens la sauver ! répliqua le Cavalier Blanc.

— Dans ce cas, il nous faut livrer bataille, conclut le Cavalier Noir en coiffant le casque en forme de tête de cheval qui pendait à sa selle.

— Il va de soi que vous observerez les Règles de la Chevalerie ? s'assura le Cavalier Blanc en mettant son casque à son tour.

— J'y suis toujours fidèle.

Sur ce, ils commencèrent à se taper dessus avec une telle hargne qu'Alice courut se réfugier derrière un arbre pour ne pas prendre un mauvais coup.

— Je me demande ce que c'est, les Règles de la Chevalerie, songea-t-elle en observant prudemment le combat depuis sa cachette. Une de ces Règles semble être que lorsque l'un des combattants frappe l'autre, il le fait tomber de son cheval, mais que s'il le manque, c'est lui-même qui tombe... et une autre Règle semble être qu'ils tiennent leur massue avec les bras, comme Guignol et Niafron leur bâton... Ils en font un bruit en se cassant la figure ! On dirait une poignée de tisonniers qui s'écroulent dans la cheminée. Et comme leurs chevaux sont dociles ! Ils se laissent grimper dessus comme de simples tables !

Une troisième Règle de la Chevalerie, passée inaperçue aux yeux d’Alice, semblait exiger que les deux adversaires atterrissent systématiquement sur la tête. Or le combat cessa après leur chute simultanée et côte à côte. En se relevant, ils échangèrent une poignée de main, puis le Cavalier Noir remonta en selle et s’éloigna au galop.

— Belle victoire, n’est-ce pas ? remarqua le Cavalier Blanc.

— Je ne sais pas, répondit Alice en faisant la moue. Je ne veux pas qu’on me fasse prisonnière ; je veux être Reine.

— Mais vous le serez, dès que vous aurez traversé le prochain ruisseau. Je vais vous conduire à la sortie du bois puis je ferai demi-tour, parce que c’est la fin de mon coup.

— Merci beaucoup. Voulez-vous que je vous aide à ôter votre casque ?

Il ne paraissait en effet guère capable de s’en sortir tout seul. En revanche, à force de le secouer, Alice parvint à le dépêtrer du casque.

— Ouf ! Je respire mieux, fit le Cavalier en recoiffant à deux mains sa chevelure hirsute.

Il tourna vers Alice un visage plein de douceur et la fillette songea qu’elle n’avait jamais vu un soldat aussi bizarre.

Il portait une armure de fer blanc, qui n’était pas vraiment taillée sur mesure. Sur ses épaules était fixée, à l’envers, une drôle de petite boîte en bois blanc, le couvercle pendant, ce qui piqua la curiosité d’Alice.

— Je vois que vous admirez mon coffret, murmura-t-il. Il est de mon invention : il me sert à transporter mes vêtements et mes vivres. Comme vous le voyez, je le mets à l’envers pour que la pluie n’y entre pas.

— Oui, mais les choses en sortent. Vous avez vu que le couvercle est ouvert ?

— Ah ? Non, répondit le Cavalier, la mine contrariée. Mais alors, j’ai dû perdre tout ce que j’y avais mis. Dans ce cas, il ne me sert plus à rien.

Ce disant, il détacha la boîte et s’apprêtait à la jeter dans les fourrés, quand il fut pris d’une idée soudaine et l’accrocha à une branche.

— Savez-vous pourquoi je fais ça ? demanda-t-il.

Alice fit non de la tête.

— C’est pour que des abeilles s’y installent... Comme ça, je pourrai récolter le miel.

— Mais vous avez déjà une espèce de ruche attachée à votre selle.

— Je sais, c’est une très bonne ruche, grommela l’autre, et même de la meilleure qualité. Mais il n’y vient jamais d’abeilles. L’objet juste à côté est un piège à souris. Peut-être que les souris font peur aux abeilles... ou vice versa.

— Justement, je me demandais : « Pourquoi un piège à souris ? Il y a peu de chances que des souris grimpent sur un cheval. »

— C’est possible, mais je préfère ne prendre aucun risque.

« Voyez-vous, on n’est jamais assez prudent. C’est pour ça que j’ai mis des bracelets à pointes aux pieds de ma monture.

— À quoi est-ce qu’ils servent ?

— C’est une invention à moi : pour se protéger des requins. Bon, aidez-moi à remonter. Je vais vous escorter jusqu’à l’orée du... À quoi sert cette assiette ?

— C’est une assiette à cake.

— Il vaut mieux l’emporter. Elle nous sera utile si nous trouvons du cake. Aidez-moi à la mettre dans ce sac.

L'opération prit un certain temps. Alice tenait bien le sac grand ouvert, mais le Cavalier s'y prenait si mal qu'il réussit à tomber lui-même deux ou trois fois dedans.

— C'est qu'il est déjà bien plein, fit-il remarquer lorsqu'il eut enfin rangé l'assiette. Il contient tant de chandeliers !

Il fixa le sac à sa selle, où pendaient en outre des bottes de carottes et des tisonniers, entre autres objets divers.

— J'espère que vous avez les cheveux bien accrochés ? s'assura-t-il avant de se mettre en route.

— Comme tout le monde, répondit Alice en souriant.

— Je ne sais pas si ce sera suffisant. C'est que le vent souffle très fort par ici. Fort comme un Turc...

— Est-ce que vous avez inventé un moyen pour empêcher le vent d'emporter vos cheveux ?

— Pas encore. Mais j'ai un moyen pour les empêcher de tomber.

— Je voudrais bien le connaître.

— Eh bien, si les cheveux tombent, c'est parce qu'ils pendent vers le bas. Aussi faut-il prendre de petites baguettes bien droites pour leur servir de tuteurs, comme pour les arbres d'un verger. Voyez-vous, les choses ne tombent pas vers le haut... C'est un stratagème de mon invention. Vous pouvez l'essayer si vous voulez.

Mais Alice, ne trouvant pas ce stratagème très commode, marcha perplexe, sans mot dire pendant plusieurs minutes, faisant halte fréquemment pour aider le Cavalier Blanc qui, de toute évidence, n'était pas bon cavalier.

Chaque fois que son cheval s'arrêtait (c'est-à-dire assez souvent), le Cavalier tombait en avant et, lorsque l'animal repartait, il basculait en arrière. À part cela, il tenait assez bien en selle, si ce n'est la fâcheuse manie qu'il avait de s'affaler sur le côté de temps à autre. Et comme il dégringolait généralement du côté d'Alice, celle-ci s'avisa rapidement qu'il valait mieux ne pas rester trop près du cheval.

— On dirait que vous manquez d'entraînement, hasarda-t-elle en l'aidant à remonter pour la cinquième fois.

Le Cavalier parut surpris, voire légèrement vexé.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-il en s'agrippant maladroitement aux cheveux d'Alice pour ne pas passer par-dessus sa monture.

— Ben... les gens qui ont de l'entraînement ne tombent pas si souvent...

— Mais j'ai tout l'entraînement qu'il faut ! rétorqua le Cavalier très sérieusement. Parfaitement !

— Ah bon ? fut tout ce qu'Alice trouva à dire. (Du moins le dit-elle aussi poliment que possible.)

Ils poursuivirent leur chemin en silence : le Cavalier marmonnait entre ses dents, les yeux fermés, et Alice appréhendait la chute suivante.

— Le noble art de l'équitation, s'écria soudain le Cavalier en faisant de grands gestes, consiste à garder...

Mais sa phrase s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé, car il tomba lourdement sur la tête, au beau milieu du chemin. Cette fois, Alice eut vraiment peur et, en le relevant, s'enquit avec anxiété :

— Rien de cassé ?

— Rien d'important, répondit le Cavalier, comme si l'idée d'une ou deux fractures ne le dérangeait pas outre mesure. Donc, le noble art de l'équitation, disais-je, consiste à garder son équilibre. De cette façon...

Et, lâchant la bride, il étendit les bras pour illustrer son propos, si bien qu'il tomba à la renverse aux pieds du cheval.

— Tout l'entraînement qu'il faut ! rabâcha-t-il tandis qu'Alice l'aidait une fois de plus à se relever. Tout l'entraînement qu'il faut...

— Ce n'est pas possible ! s'emporta la fillette, perdant patience.

C'est un cheval à roulettes qu'il vous faudrait, ça oui !

— Est-ce que cette race-là marche bien ? s'informa le Cavalier avec un vif intérêt, tout en enserrant l'encolure de sa monture pour éviter de justesse une nouvelle chute.

— Comme sur des roulettes ! s'exclama Alice sans pouvoir retenir un éclat de rire.

— Alors je vais m'en procurer un... Oui, c'est ça : un ou deux...

« Je suis un grand inventeur, reprit le Cavalier après une pause. Je suppose que vous avez remarqué mon air pensif après ma dernière chute ?

— En effet.

— Eh bien, je réfléchissais à un nouveau moyen de franchir les barrières. Est-ce que cela vous intéresse ?

— Oh oui !

— Voici comment l'idée m'est venue. Voyez-vous, je me suis dit : « L'unique problème vient des pieds, car la tête est à la bonne hauteur. » Par conséquent, si je pose la tête sur la barrière – pour qu'elle reste à la bonne hauteur – et qu'ensuite je fasse le poirier, mes pieds seront assez haut et j'aurai franchi la barrière.

— Hem... peut-être que vous l'aurai franchie, mais vous ne croyez pas que vous aurez eu du mal ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore essayé. Mais j'admets que ce ne doit pas être très facile.

Comme cette pensée semblait l'attrister profondément, Alice détourna la conversation.

— Quel drôle de casque vous avez là ! C'est vous qui l'avez inventé ?

Le Cavalier considéra avec fierté le casque accroché à sa selle.

— Effectivement. Mais j'en ai inventé un encore mieux : en forme de pain de sucre. Quand je le portais et que je tombais de cheval, il touchait le sol plus vite. Comme ça, je tombais de moins haut. L'ennui, c'est que je risquais de tomber dans le casque. Cela m'est arrivé une fois et, pour comble de malchance, l'autre Cavalier Blanc passait par là. Il a pris mon casque pour le sien et l'a coiffé avant que je n'aie pu en sortir.

Le Cavalier faisait ce récit d'un ton si solennel qu'Alice n'osa en rire.

— Vous avez dû lui faire mal à la tête, non ? s'inquiéta-t-elle.

— Évidemment, j'ai été obligé de lui donner des coups de pied. Alors il a retiré le casque, mais ça m'a pris des heures pour m'en extraire avec la rapidité de l'éclair.

— Ce n'est pas le même genre de rapidité, objecta Alice.

— Chez moi, la rapidité n'a pas de genre, répliqua le Cavalier en hochant la tête.

Comme il levait les bras dans son exaltation, il glissa illico de la selle et plongea la tête la première dans un fossé. Alice accourut à la rescousse. La chute l'avait prise au dépourvu, car le Cavalier était resté à califourchon sans problèmes depuis un certain temps. Cette fois, elle redoutait qu'il ne se soit fait vraiment mal. Elle n'apercevait que les semelles de ses chaussures mais fut soulagée de l'entendre pérorer comme de coutume.

— Il n'empêche, poursuivait-il, que ce n'était pas très poli de sa part de prendre le casque de quelqu'un d'autre... Qui plus est, avec ce quelqu'un à l'intérieur.

— Vous pouvez continuer à parler la tête en bas ? s'étonna Alice en le tirant par les pieds sur le talus.

La question parut le surprendre.

— Et alors ? Mon esprit fonctionne dans n'importe quelle position. D'ailleurs, c'est quand j'ai la tête en bas que j'invente le plus de choses.

« Tenez, mon invention la plus ingénieuse a été celle d'un nouveau dessert, en plein milieu d'un repas.

— Et vous l'avez préparé à temps pour la fin du repas ? Vous avez dû faire vite...

— Euh... non. Pas pour la fin du repas... Ça non !

— Alors, c'était pour le repas suivant. De toute façon, vous n'auriez pas eu deux desserts au même repas ?

— Euh... non. Pas pour le repas suivant... À vrai dire (Il baissa la tête et le ton en même temps), je ne crois pas l'avoir préparé du tout. Et, à dire vrai, je ne crois pas qu'on le préparera jamais. Pourtant c'était un dessert bien ingénieux...

— À quoi était-il ? questionna Alice, dans l'espoir de lui remonter le moral.

— Au papier buvard, maugréa-t-il.

— Pouah ! Ce n'est pas très appétissant...

— Ce n'est pas très appétissant tout seul ! Mais vous n'imaginez pas combien ça devient appétissant quand on y mêle d'autres ingrédients, tels que de la poudre à canon ou de la cire à cacheter.

« Bon, je dois vous quitter là.

En effet, ils avaient atteint l'orée du bois. Alice, qui repensait à cette histoire de dessert, avait l'air préoccupée.

— Oh, mais je vois que vous êtes triste, fit le Cavalier. Je vais vous réciter un poème pour vous consoler.

— Est-ce qu'il est long ? voulut savoir la fillette, qui avait déjà eu tout son saoul de poésie pour la journée.

— Il est long certes, mais aussi très, très beau. À tous ceux qui l'entendent, il arrache des larmes, ou bien...

— Ou bien ?

— Ou bien il n'en arrache pas... Il s'intitule « Je pêche l'églefin ».

— Ah ? C'est ça le nom du poème ? dit Alice, feignant d'y prendre intérêt.

— Mais non, voyons. C'est le nom du titre. Le nom du poème, c'est « Le très vieil homme ».

— Excusez-moi. Alors j'aurais dû dire : « C'est comme ça que le poème s'appelle ? »

— Pas du tout ! Cela n'a rien à voir. Le poème s'appelle « Je m'étais endormi », mais c'est simplement une appellation qu'on lui donne...

— Bon, mais alors, c'est quoi, le poème ? demanda Alice, complètement désorientée.

— Eh bien, à proprement parler, c'est « Assis sur la barrière », un poème entièrement de mon invention.

Alors le Cavalier, arrêtant sa monture, lâcha les rênes et se mit à battre la mesure en souriant béatement, comme si le poème le réjouissait à l'avance.

De toutes les péripéties extravagantes qu'Alice avait vécues lors de son escapade de l'autre côté du Miroir, celle-ci resterait le plus clairement gravée dans sa mémoire. Des années plus tard, elle pourrait se remémorer parfaitement la scène, comme si elle remontait à la veille : les doux yeux bleus et le sourire bienveillant du Cavalier ; sa chevelure flamboyante et son armure étincelante dans le soleil couchant ; son cheval paissant tranquillement, la bride sur le cou ; les ombres noires de la forêt à l'arrière-plan... tout lui apparaissait comme un tableau qu'elle contemplait en s'abritant les yeux d'une main. Adossée à un arbre, face à ce couple étrange, elle écoutait, comme dans un rêve, le poème au ton mélancolique.

— Il n'est pas entièrement de son invention, songeait-elle. Il me rappelle quelque chose. Elle prêtait attentivement l'oreille, mais aucune larme ne perlait dans ses yeux.

Je m'étais endormi de fatigue accablé
Quand un songe subit vint mon sommeil troubler.
Je vis un très vieil homme, assis sur la barrière,
Risquant à tout instant de tomber en arrière.
Ce vieillard possédait un chapeau haut-de-forme ;
Sa barbe allait nageant comme un poisson d'avril.
Quand je lui demandai : « De quoi vis-tu, vieil homme ? »
Sa réponse abreuva mes oreilles fébriles.

Cet homme vivait de la chasse aux papillons,
Ces insectes si beaux qui peuplent les sillons.
« Je les fais cuire à point, dit-il sans sourciller,
Pour les vendre au marché, le soir, à la criée.
Je les vends aux marins, ainsi qu'aux capitaines,
Qui vont partir joyeux vers des terres lointaines.
C'est ainsi, voyez-vous, que je gagne ma vie,
Puisque vous insistez pour avoir mon avis. »

Et ce songe était tel que sous un ciel si bleu
J'imaginai comment teindre en vert mes cheveux,
Puis les dissimuler derrière un éventail
Les rendant invisibles étant donné sa taille.
Ses paroles semblant des fontaines publiques,
Aux dires du vieillard je n'eus point de réplique.
Alors je répétais : « De quoi vis-tu, vieil homme ? »
Tout en le secouant, quoiqu'il fût économe.

Le vieillard murmura avec la voix de l'âme :
« Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingts ;
Je poursuis mon petit bonhomme de chemin.
Quand je vois un torrent, aussitôt je l'enflamme.
Et de ce qui revient vers la source première,
On extrait un produit, une huile capillaire.
Or tout ce qu'on me paie pour prix de mon travail,
C'est six sous dont je dois vivre vaille que vaille. »

Mais ce songe était tel que sous un ciel si lourd
J'imaginai comment vivre de pâte à frire ;
J'imaginai comment m'en nourrir chaque jour
Et ainsi m'engraisser un peu sans coup férir.
Et je continuai à secouer le vieux
Au point que sa figure en devint toute bleue.
Alors je répétai à gorge déployée :
« De quoi vis-tu, vieil homme, et quel est ton métier ? »

Le vieillard répondit : « Je pêche l'églefin
Là-bas dans la bruyère où la nuit est sans fin.
Dans le silence noir j'attrape ce poisson
Dont j'arrache les yeux pour faire des boutons.
Ces boutons je les vends non pas contre de l'or,
Non plus que de l'argent sonnante et trébuchant.
Ne pouvant me résoudre à les vendre au prix fort,
À mon grand détriment, j'en vends neuf pour un franc.

Il m'arrive parfois de déterrer du pain
Ou de poser des pièges à crabes enduits de glu.
Et il m'arrive aussi de creuser les chemins
Pour ramasser les roues que les fiacres ont perdues.
C'est donc ainsi, dit-il en me clignant des yeux,
Que je gagne mon pain, bien que je sois très vieux.
Maintenant c'est avec la plus grande allégresse
Que je vais boire à la santé de Votre Altesse. »

Ainsi parlait cet homme en riant d'émotion,
Tandis que pour ma part je trouvais un moyen
De préserver du gel le vieux Pont d'Avignon
En le faisant bouillir dans un pichet de vin.
Je le remerciai de m'avoir raconté
Comment à sa façon il vivait d'expédients,
Mais surtout pour le vœu que généreusement
Il avait exprimé de boire à ma santé.

Depuis lors ses paroles emplissent mes oreilles.
Lorsque par hasard je mets les doigts dans la poix,
Lorsque j'enfile à mon pied gauche un soulier droit,
Lorsque je fais tomber un poids sur mes orteils,
Je repense en pleurant à ce noble vieillard,
Son regard doux et tendre, son discours nasillard,
Ses cheveux argentés, son visage si sombre,
Ses yeux brillants comme des étoiles dans l'ombre.

De ses propres malheurs il semblait s'amuser,
Dodelinant du chef avec un air rusé,
Marmonnant dans ses dents comme en mangeant un œuf,
Soufflant également à l'image d'un bœuf.
C'était un soir d'été, il y a très longtemps ;
Une immense bonté tombait du firmament.
Lorsque je me souviens aussi loin en arrière,
Je revois ce vieil homme, assis sur la barrière.

Tout en prononçant les derniers mots de la ballade, le Cavalier reprit les rênes et fit faire demi-tour à son cheval.

— Il ne vous reste plus que quelques mètres à parcourir, indiqua-t-il. Il vous suffit de traverser le ruisseau au bas de la colline pour devenir Reine.

Comme Alice lançait un regard avide dans cette direction, il ajouta :

— Mais auparavant j'aimerais que vous me disiez au revoir. Ce ne sera pas long. Vous n'aurez qu'à agiter votre mouchoir lorsque je prendrai ce tournant là-bas. Voyez-vous, je pense que cela me donnera du courage. Vous voulez bien ?

— Volontiers, répondit Alice. Et merci infiniment de m'avoir accompagnée jusqu'ici... et aussi de m'avoir récité ce poème... Je l'ai beaucoup aimé.

— Ah oui ? fit le Cavalier d'un air dubitatif. Pourtant vous n'avez pas pleuré autant que je l'espérais.

Sur ce, il lui serra la main et s'éloigna au pas en direction de la forêt.

— Ça ne va pas tarder, pensa Alice en le voyant partir. Patatras ! Le voilà par terre ! Et la tête la première, comme d'habitude... Enfin, il n'a pas trop de mal à remonter, avec toutes les choses accrochées à sa selle...

Elle regarda le cheval avancer nonchalamment et le Cavalier choir tantôt à gauche, tantôt à droite. Au bout de la quatrième ou cinquième chute, il atteignit finalement le tournant et la fillette agita son mouchoir jusqu'à ce qu'il ait disparu.

— J'espère que ça lui a donné du courage, se dit-elle en dévalant la colline. Et maintenant au ruisseau ! Comme ça va être bon d'être Reine !

Le ruisseau n'était qu'à quelques pas et elle le franchit d'un bond en s'écriant :

— Enfin la Case Numéro Huit !

* * * * *

Elle atterrit à genoux sur une pelouse moelleuse et parsemée de fleurs.

— Je suis drôlement contente d'être arrivée ! remarqua-t-elle. Mais... qu'est-ce que j'ai sur la tête ?

Ses doigts rencontrèrent avec stupéfaction un objet assez lourd emboîté sur son crâne.

— Comment est-ce que j'ai pu mettre ça sans m'en rendre compte ? se demanda-t-elle en prenant l'objet à deux mains pour voir de quoi il s'agissait.

C'était une couronne en or massif.

CHAPITRE IX

LA REINE ALICE

— Fantastique ! s'exclama Alice. Je ne pensais pas être couronnée Reine si vite... et je vais te dire, Ta Majesté (Elle prit la mine sévère qu'elle affectionnait lorsqu'elle se grondait), ça n'est pas convenable de paresser dans l'herbe comme ça ! Une Reine, ça doit se comporter avec dignité !

Elle se leva donc et se mit à marcher, l'air un peu guindée au début, car elle craignait de faire tomber sa couronne. Puis elle prit de l'assurance à l'idée que personne ne pouvait la voir.

— De toute façon, si je suis une vraie Reine, je finirai bien par y arriver, décida-t-elle en se rasant.

Tout était si hors du commun qu'Alice ne s'étonna pas le moins du monde de trouver les deux Reines, la Blanche et la Noire, assises de part et d'autre. Elle avait grande envie de leur demander par quel prodige elles étaient là, mais elle se dit que ce ne serait guère poli. Toutefois, il n'y avait pas de mal à demander si c'était la fin de la partie.

— Excusez-moi, pourriez-vous me dire... commença-t-elle en se tournant timidement vers la Reine Noire.

— Ne parle que si l'on t'adresse la parole ! l'interrompit vertement cette dernière.

— Mais si tout le monde faisait comme ça, personne ne dirait jamais rien, objecta Alice, toujours prête à entamer la discussion.

— Sornettes ! Ne vois-tu donc pas, fillette, que...

La Reine Noire se tut en fronçant les sourcils puis, après un instant de méditation, détourna la conversation.

— Qu'entendais-tu par « Si je suis une vraie Reine » ? De quel droit t'appropries-tu ce titre ? Ne sais-tu pas que, pour être Reine, il faut passer un examen ? Et plus tôt nous nous y mettrons, mieux ça vaudra.

— J'ai seulement dit « si », plaida Alice, toute penaude.

Les deux souveraines échangèrent un regard et la Reine Noire remarqua en frémissant :

— Elle prétend n'avoir dit que « si »...

— Oh, mais elle en a dit bien plus, geignit la Reine Blanche en se tordant les mains. Bien plus !

— C'est vrai, confirma la Reine Noire à Alice. Dis toujours la vérité, tourne sept fois ta langue dans ta bouche avant de parler et écris ce que tu as dit après avoir parlé.

— Mais je ne voulais rien dire de...

— C'est bien ce que je te reproche ! s'impatienta la Reine Noire. Tu ne veux rien dire ! À quoi sert un enfant qui ne veut rien dire ? Même une blague veut dire quelque chose... et un enfant, c'est tout de même plus important qu'une blague, non ? Tu ne peux pas affirmer le contraire, même en essayant à deux mains.

— Je ne prends pas mes deux mains pour dire le contraire de quelque chose ! protesta Alice.

— Je n'ai pas dit que tu le faisais, mais que tu n'y arriverais pas si tu essayais.

— C'est une idée qui lui passe par la tête, intervint la Reine Blanche. Elle veut à tout prix dire le contraire mais elle ne sait pas de quoi !

— Quel sale caractère ! commenta la Reine Noire.

Un ange passa. Puis la Reine Noire dit à sa collègue :

— Je vous invite à la réception donnée par Alice cet après-midi.

— Je vous invite également, répondit l'autre avec un sourire.

— Je ne savais pas que je donnais une réception, observa Alice. Mais si c'est le cas, il me semble que c'est à moi de faire les invitations.

— Eh bien, nous venons de t'en donner l'occasion, répliqua la Reine Noire. On dirait que tu n'as pas suivi beaucoup de cours de savoir-vivre.

— En classe, on n'apprend pas le savoir-vivre : on apprend à faire des opérations ou ce genre de choses.

— Sais-tu faire les additions ? l'interrogea la Reine Blanche. Combien font un plus un plus un plus un plus un plus un plus un plus un plus un ?

— Je ne sais pas ; je n'ai pas suivi.

— Elle ne sait pas ! trancha la Reine Noire. Et les soustractions : combien font huit moins neuf ?

— Huit moins neuf, je ne sais pas, mais...

— Elle ne sait pas ! coupa la Reine Blanche. Et les divisions : qu'est-ce que donne un pain divisé par un couteau ?

— Ben... réfléchit Alice.

Mais la Reine Noire la devança.

— Des tartines, bien sûr ! Bon, essayons une autre soustraction : si tu ôtes un os à un chien, qu'est-ce qu'il reste ?

— Pas l'os, puisque je l'enlève, raisonna Alice. Et le chien non plus : il me courrait après et moi, je ne resterais pas là.

— Donc, à ton avis, il ne resterait rien ? demanda la Reine Noire.

— Euh... oui.

— Faux, comme d'habitude ! Il resterait le calme du chien.

— Je ne comprends pas.

— Mais si, voyons ! Le chien perdrait son calme, non ?

— Euh... peut-être...

— Eh bien, si le chien s'en va, son calme restera là, triompha la Reine Noire.

— Il pourrait partir dans une autre direction, hasarda Alice sans grande conviction, tout en songeant qu'elle n'avait jamais entendu de pareilles inepties.

— Elle ne connaît rien en arithmétique, clamèrent les deux Reines de concert.

— Et vous ? contre-attaqua Alice, qui avait horreur d'être prise en défaut.

— Je sais faire les additions, répondit la Reine Blanche, la bouche grande ouverte et les yeux fermés. Mais je ne fais de soustractions sous aucun prétexte !

— Je suppose que tu sais ton alphabet ? questionna la Reine Noire.

— Évidemment ! fit Alice.

— Moi aussi, chuchota la Reine Blanche. Nous pourrons le réciter ensemble. Et je vais vous confier un secret : je sais lire les mots d'une lettre. N'est-ce pas formidable ? Mais il ne faut pas que ça vous décourage. Vous y arriverez aussi à la longue.

— Peux-tu répondre à des questions pratiques ? reprit la Reine Noire. Comment fait-on un gâteau ?

— Ça, je sais ! s'écria Alice. On prend de la fleur de farine...

— Où est-ce qu'on la cueille, cette fleur ? s'enquit la Reine Blanche. Dans le jardin ou dans les prés ?

— Ça ne se cueille pas, ça se moud, expliqua la fillette.

— Combien de grammes de mou ? insista la Reine Blanche. Il faut donner plus de détails.

— Vous feriez bien de l'éventer, conseilla la Reine Noire. Sa tête va fumer à force de réfléchir.

Toutes deux se mirent alors à agiter des feuilles autour d'Alice qui, importunée par ce courant d'air, dut les prier d'arrêter.

— Ça va mieux à présent, dit la Reine Noire. Est-ce que tu connais les langues étrangères ? Comment dit-on « mironton mirontaine » en anglais ?

— Ce n'est pas du français !

— Je n'ai rien dit de tel.

Cette fois, Alice pensa avoir trouvé une échappatoire.

— Si vous me dites en quelle langue c'est, je vous dirai comment ça se dit en anglais.

— Les Reines ne font pas de compromis, rétorqua son interlocutrice avec raideur.

— Si seulement les Reines ne posaient pas de questions non plus, songea la fillette.

— Nous n'allons pas nous disputer, s'interposa la Reine Blanche. Qu'est-ce qui provoque les éclairs ?

— Ce qui provoque les éclairs, se lança Alice, sûre de son fait, c'est le tonnerre. Euh... non ! C'est le contraire...

— Trop tard, décréta la Reine Noire. Ce qui est dit est dit. Il faut avoir le courage de ses opinions.

— À ce propos, fit la Reine Blanche en baissant les yeux et en se tortillant fébrilement les doigts, nous avons eu un sacré orage mardi dernier... je veux dire, la dernière série de mardis.

— Chez nous, il n'y a qu'un mardi à la fois, indiqua Alice avec perplexité.

— Quelle mesquinerie ! remarqua la Reine Noire. Eh bien, ici, les jours et les nuits vont par séries de deux ou trois. Parfois même, en hiver, nous en avons cinq à la fois... pour avoir plus chaud.

— Ah ? Parce que cinq nuits sont plus chaudes qu'une seule ?

— Naturellement : cinq fois plus chaudes.

— Mais alors, elles devraient aussi être cinq fois plus froides ?

— Eh bien, elles le sont ! Cinq fois plus chaudes et cinq fois plus froides... tout comme je suis cinq fois plus riche et cinq fois plus intelligente que toi !

Alice poussa un soupir de découragement.

— C'est comme une devinette sans réponse, songea-t-elle.

— Le Patapouf l'a vu aussi, poursuivit la Reine Blanche à mi-voix, comme pour elle-même. Il a frappé à la porte avec un tire-bouchon...

— Qu'est-ce qu'il voulait ? s'informa sa consœur.

— Il voulait entrer parce qu'il cherchait un hippopotame. Mais, en l'occurrence, nous n'en avions pas ce matin-là.

— Parce que vous en avez, d'habitude ? s'étonna Alice.

— Seulement les jeudis, la renseigna la Reine Blanche.

— Je sais pourquoi il est venu, affirma Alice. Il voulait punir les petits poissons parce que...

— Quel orage c'était ! reprit la Reine Blanche. Tu ne peux pas savoir...

(— Elle ne sait rien du tout, murmura la Reine Noire.)

— ...Une partie du toit s'est envolée et il s'est engouffré encore plus de tonnerre... Cela roulait dans la maison par gros paquets, en mettant tout sens dessus dessous... J'ai eu si peur que je ne pouvais pas me rappeler mon propre nom !

— Quelle idée ! pensa Alice. Ce n'est pas moi qui chercherais à me rappeler mon nom à un moment pareil.

(Elle préféra garder cette réflexion pour elle, afin de ne pas vexer la pauvre Reine.)

— Il ne faut pas lui en vouloir, déclara la Reine Noire à Alice en prenant les mains de la Reine Blanche. Elle est pleine de bonne volonté mais ne peut pas s'empêcher de dire des bêtises.

La Reine Blanche jeta un regard effarouché à la fillette, laquelle sentit qu'elle devait dire un mot gentil mais ne trouva rien.

— Elle n'est peut-être pas très bien élevée, expliqua la Reine Noire, mais ce n'est pas croyable comme elle est charmante ! Caresse-lui la joue, elle sera contente...

Mais cela dépassait les forces d'Alice.

— C'est fou ce qu'on peut obtenir d'elle avec un peu de gentillesse et en lui mettant des bigoudis, ajouta la Reine Noire.

— Je tombe de sommeil ! soupira la Reine Blanche en appuyant sa tête sur l'épaule d'Alice.

— Elle est épuisée, la pauvre, constata la Reine Noire. Lisse-lui les cheveux, prête-lui ton bonnet de nuit et chante-lui une berceuse.

— Je n'ai pas de bonnet de nuit sur moi et je ne connais pas de berceuse.

— Alors il faut que je fasse tout moi-même, répliqua la Reine Noire en entonnant :

Do do, la Reine do ! La Reine dormira bientôt.
Une Reine Blanche est là sur ta hanche
Qui va faire un petit dodo oh !
Avant de manger du gigot oh !

— Bon, maintenant que tu sais les paroles, tu peux me les chanter à ton tour, conclut-elle en posant sa tête sur l'autre épaule de la fillette. Moi aussi, je commence à avoir sommeil.

L'instant d'après, les deux Reines dormaient à poings fermés en ronflant bruyamment.

— Qu'est-ce que je dois faire ? se lamenta Alice en regardant paniquée autour d'elle tandis qu'une, puis deux têtes roulaient lourdement sur ses genoux. Je crois que personne avant moi n'a eu à s'occuper de deux Reines endormies en même temps. Ça n'est jamais arrivé dans l'Histoire de France. Évidemment : il n'y a toujours eu qu'une seule Reine à la fois. Allez, réveillez-vous, vous deux !

Mais à son impatience ne répondirent que des ronflements. Or ces ronflements, de minute en minute, ressemblaient de plus en plus à une mélodie. À la longue, Alice crut même distinguer les paroles d'une chanson et elle écoutait si attentivement qu'elle ne fut pas autrement surprise de voir les deux têtes couronnées disparaître brusquement.

Alice se retrouva devant une porte cintrée, surmontée des mots « REINE ALICE » gravés en lettres capitales et encadrée de deux sonnettes, l'une marquée « Visiteurs » et l'autre « Domestiques ».

— Je vais attendre la fin de la chanson, décida Alice. Ensuite je sonnerai, mais... quelle sonnette est-ce que je vais tirer ? Je ne suis ni un visiteur, ni un domestique. Au moins, il devrait y avoir une sonnette pour la Reine...

À cet instant précis, la porte s'entrouvrit et un animal au long bec passa la tête par l'entrebâillement.

— On ne reçoit personne avant deux semaines ! annonça-t-il avant de claquer la porte.

Durant plusieurs minutes, Alice frappa et sonna sans résultat. En fin de compte, un Crapaud fort âgé, assis au pied d'un arbre non loin de là, se leva et rappiqua en boitillant. Il portait des habits jaune vif et des bottes démesurées.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il dans un souffle.

Alice fit volte-face, prête à tomber sur le premier venu.

— Qui est chargé de garder la porte ? gronda-t-elle.

— Quelle porte ? fit l'autre d'une voix traînante.

— Celle-là, bien sûr ! indiqua Alice en trépignant presque de rage.

Le Crapaud considéra la porte pendant un moment, les yeux écarquillés. Puis il s'en approcha et passa son pouce dessus, comme pour en éprouver la peinture. Enfin il se tourna vers la fillette.

— Garder la porte ? répéta-t-il. Pourquoi ? Elle a essayé de se sauver ?

Il avait la voix si rauque qu'Alice la discernait à peine.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— J'causons français, non ? Ou c'est-y qu'vous êtes sourde ? Elle a-t-y essayé d'se sauver ?

— Mais je n'arrête pas de frapper, s'impatienta Alice.

— Ah ça, fallait pas... Non, fallait pas, marmonna le Crapaud. Ça lui a pas plu...

Sur ce, il décocha un coup de pied à la porte.

— Si vous lui fichez la paix, elle vous fichera la paix, conclut-il avant de regagner son arbre clopin-clopant.

Alors la porte s'ouvrit d'un coup et l'on entendit une voix chanter à tue-tête :

Au-delà du Miroir, mon amie Alice
A dit : « J'ai un beau sceptre et une couronne.
Il faut que tout le monde s'en réjouisse
Et vienne à la fête. C'est moi qui l'ordonne ! »

Et des centaines de voix enchaînèrent en chœur :

Remplissez les verres sans perdre de temps.
Parsemez les tables de mouches et de taons.
Puis dans la théière, ajoutez des rats.
Faites à Alice trois fois trente hourras !

— Trois fois trente égalent quatre-vingt dix, se dit Alice. Je me demande s'il y a quelqu'un qui compte.

Après une pause, le soliste poursuivit :

Au-delà du Miroir, Alice répondit :
« C'est un très grand honneur pour vous d'être ici.
Je veux que chacun rie et que chacun mange
Avec la Reine Noire et la Reine Blanche. »

Puis le chœur reprit :

Remplissez les verres d'encre toute noire
Ou de tout ce qui est agréable à boire.
Mêlez au champagne du bon sable fin
Et des hourras poussez huit fois quatre-vingts !

— Huit fois quatre-vingts ! s'exclama Alice. On n'y arrivera jamais ! Il vaut mieux que j'entre tout de suite...

Dès qu'elle franchit le seuil, un silence total se fit. En traversant le vaste vestibule, elle explora la table d'un œil anxieux, comptant une cinquantaine d'invités divers, dont des mammifères, des oiseaux et même quelques fleurs.

— Heureusement qu'ils n'ont pas attendu mon invitation, songea-t-elle. Je n'aurais jamais su qui inviter !

En bout de table étaient placées trois chaises, dont deux déjà occupées par les Reines Blanche et Noire. Comme la chaise du milieu était vide, Alice s'y installa. Le silence lui pesait et il lui tardait que quelqu'un prenne la parole.

— Tu as manqué le potage et le poisson, déclara enfin la Reine Noire. Qu'on apporte le gigot !

Un maître d'hôtel déposa le plat devant Alice au grand embarras de cette dernière, car elle n'avait jamais découpé de gigot.

— Ne soyez pas gênée, intervint la Reine. Je vais vous présenter : Monsieur le Baron d'Agneau — Sa Majesté Alice I^{re}.

Le gigot d'agneau se mit debout et s'inclina devant la fillette qui, oscillant entre la peur et le rire, répondit par une révérence.

— En voulez-vous une tranche ? proposa-t-elle aux deux Reines en se saisissant d'un couteau et d'une fourchette.

— En aucun cas ! refusa catégoriquement la Reine. Il est contraire à l'étiquette de découper en tranches quelqu'un qui vient de vous être présenté. Qu'on emporte le gigot !

Le maître d'hôtel retira le plat de gigot et posa un énorme diplomate à la place.

— Je préférerais qu'on ne me présente pas le gâteau, pria Alice avec empressement. Sinon on ne mangera rien du tout. Vous en voulez une tranche ?

Mais la Reine Noire maugréa, en faisant la moue :

— Monsieur le Diplomate — Sa Majesté Alice. Qu'on emporte le diplomate !

Le maître d'hôtel obtempéra si rapidement qu'Alice n'eut pas le loisir de rendre la révérence. Après tout, réfléchit-elle, il n'y avait aucune raison que la Reine Noire fût la seule à donner des ordres. Aussi lança-t-elle, à titre d'essai :

— Rapportez le diplomate !

Aussitôt le gâteau réapparut comme par magie. Alice ne pouvait s'empêcher d'être impressionnée par sa taille. Toutefois, elle surmonta son appréhension et se fit violence pour en couper une tranche qu'elle tendit à la Reine Noire.

— Quel manque de tact ! protesta le Diplomate. Je voudrais vous y voir : que diriez-vous si on vous découpait en tranches, petite impertinente !

Il avait la voix pâteuse et Alice, déconcertée, ne put que le regarder bouche bée.

— Dis quelque chose enfin ! lui enjoignit la Reine Noire. Tu ne vas tout de même pas laisser un diplomate accaparer la conversation !

— Vous savez qu'on m'a récité pas mal de poèmes aujourd'hui ? remarqua Alice, constatant avec une pointe d'inquiétude que tout le monde s'était tu dès qu'elle avait ouvert la bouche et que tous les regards convergeaient vers elle. Et ce qui est bizarre – enfin, il me semble – c'est que chaque poème parlait de poissons d'une façon ou d'une autre. Est-ce que vous savez pourquoi on aime tellement les poissons par ici ?

La réponse de la Reine Noire ne fut pas vraiment en rapport avec la question.

— Concernant les poissons, chuchota-t-elle sentencieusement à l'oreille d'Alice, Sa Majesté Blanche connaît une charmante devinette en vers et qui ne parle que de poisson. Peut-elle la réciter ?

— Sa Majesté Noire est trop bonne, roucoula la Reine Blanche à l'autre oreille de la fillette. Je la réciterais avec joie. Puis-je ?

— Je vous en prie, fit poliment Alice.

La Reine Blanche gloussa de plaisir en caressant la joue de la fillette puis elle déclama :

Il convient tout d'abord d'attraper le poisson,
Ce qui est chose aisée, même à un nourrisson.
Il peut également s'acheter au marché,
Ce qui est chose aisée, sans beaucoup déboursier.

Il convient en second d'apprêter le poisson,
Ce qui est chose aisée, sans beaucoup de cuisson.
Il convient enfin de le mettre dans un plat,
Ce qui est chose aisée, puisqu'il y est déjà.

Il est possible alors de servir le repas,
Ce qui est chose aisée, posez-le sur la table.
Il n'y aura plus qu'à ôter le couvre-plat.
Ce n'est pas chose aisée : j'en suis même incapable.

Car le couvercle est sur le plat comme vissé,
Formant du contenu la sûre protection.
Laquelle des deux choses est donc la plus aisée :
Découvrir le poisson, ou bien la solution ?

— Tu as une minute pour réfléchir, indiqua la Reine Noire. En attendant, nous allons te porter un toast. À la Reine Alice ! s'écria-t-elle à tue-tête.

Tous les convives vidèrent illico leur verre, en s'y prenant de façon aussi bizarre qu'étrange, certains posèrent leur verre sur leur tête tel un éteignoir sur une chandelle, absorbant tout ce qui leur dégoulinait sur le visage ; d'autres renversaient les carafes et buvaient le vin qui gouttait des bords de la table ; trois d'entre eux (qui avaient l'air de kangourous) se jetèrent sur le rôti et se mirent à en laper la sauce, pareils à des porcs autour d'une auge.

— Tu devrais dire quelques mots de remerciement, conseilla la Reine Noire en fronçant les sourcils.

— Rassure-toi, nous allons te donner un coup de pouce, confia la Reine Blanche tandis qu'Alice se levait docilement, quoiqu'un peu à contrecœur.

— Merci bien, murmura la fillette, mais je peux me débrouiller toute seule.

— Pas du tout, s'obstina la Reine Noire, si bien qu'Alice dut les laisser faire bon gré mal gré.

(—Qu'est-ce qu'elles poussaient ! devait-elle raconter plus tard à sa sœur. À croire qu'elles voulaient m'aplatir comme une crêpe !)

En vérité, Alice eut bien du mal à rester en place pour prononcer son discours, car les deux Reines la poussaient de chaque côté, au point de la soulever dans les airs.

— Comme je suis bien élevée, entama-t-elle, je voudrais vous remercier pour...

Or, ce disant, elle s'éleva littéralement de plusieurs centimètres et elle dut s'agripper à la table pour redescendre.

— Attention ! hurla la Reine Blanche en lui prenant les cheveux à pleines mains. Il va se passer quelque chose !

Et, effectivement, des tas de choses se produisirent en même temps. Les chandelles s'allongèrent jusqu'au plafond, formant comme des bouquets de joncs couronnés de feux de Bengale. Les carafes, quant à elles, s'emparèrent chacune d'une paire d'assiettes et de fourchettes et, s'en servant comme autant d'ailes et de pattes, se mirent à voleter en tous sens, comme de vulgaires oiseaux, semant la confusion dans l'esprit d'Alice.

Cette dernière entendit alors un rire sourd à son côté et, regardant vers la Reine Blanche pour voir ce qui lui prenait, elle découvrit avec stupéfaction le gigot d'agneau assis à sa place.

— Je suis là ! fit une voix émanant de la soupière.

Alice se retourna juste à temps pour apercevoir le visage rayonnant de la Reine Blanche plonger dans le potage. Il fallait faire quelque chose d'urgence. Plusieurs convives étaient déjà couchés dans les plats et la louche se précipitait vers la chaise d'Alice en lui adressant de grands signes pour qu'elle s'écarte de son chemin.

— J'en ai assez ! rugit la fillette en saisissant la nappe à deux mains.

Et, tirant d'un coup sec, elle fit tout tomber par terre : plats, couverts, convives, chandeliers...

— Quant à toi...

Elle voulut s'en prendre à la Reine Noire, qu'elle considérait comme la responsable de toute l'affaire, mais celle-ci n'était plus là : sa taille s'était brusquement réduite à celle d'une poupée et elle courait comme une folle sur la table à la poursuite de son propre fichu.

En d'autres circonstances, Alice s'en serait étonnée mais là, elle était bien trop agitée pour s'étonner de quoi que ce soit.

— Quant à toi, répéta-t-elle en attrapant au vol la minuscule bonne femme comme elle sautait par-dessus une carafe, je vais te secouer si fort que tu vas te transformer en chaton !

CHAPITRE X

DU RÊVE...

Joignant le geste à la parole, Alice se mit à secouer de toutes ses forces la Reine Noire.

Cette dernière ne protesta même pas. Au lieu de cela, son visage rétrécit encore, tandis que ses yeux, de plus en plus grands, devenaient tout verts. Et comme la fillette la secouait de plus belle, la Reine continua à rapetisser, sa silhouette s'arrondit et son corps devint tout soyeux...

CHAPITRE XI

...AU RÉVEIL

...si bien qu'à la fin, c'était bien un chaton que tenait Alice.

CHAPITRE XII

QUI A RÊVÉ ?

— Ta Majesté Noire devrait ronronner moins fort, dit Alice en se frottant les yeux. (Elle réprimandait le chaton, avec cependant tout le respect dû à son rang.) Tu m'as réveillée alors que je faisais un si beau rêve, Minou. Et tu sais que tu étais avec moi, de l'autre côté du Miroir ?

Ainsi qu'Alice l'avait déjà remarqué, les chatons ont la fâcheuse manie de ronronner à tout propos. Si au moins ils ronronnaient pour dire oui et miaulaient pour dire non, ou quelque chose de ce genre, alors il serait possible de converser avec eux. Mais comment avoir une conversation avec quelqu'un qui n'arrête pas de répéter la même chose ?

Or, en l'occurrence, le chaton se borna à ronronner, de sorte que rien n'indiquait s'il voulait dire oui ou non.

Alors la fillette tria les pièces du jeu d'échecs sur la table, à la recherche de la Reine Noire. Lorsqu'elle l'eut trouvée, elle s'agenouilla sur le tapis et la mit sous le nez du chaton.

— Allez, Minou ! fit-elle en battant des mains. Avoue que la Reine Noire, c'était toi !

(— Il détournait la tête, expliquerait-elle par la suite à sa sœur. Il faisait semblant de ne rien voir, mais comme il avait l'air tout honteux, je me suis dit que ça devait quand même être lui, la Reine Noire.)

— Tiens-toi droit ! commanda Alice en riant. Et fais la révérence pendant que tu réfléchis à ce que tu vas... ronronner. Rappelle-toi : ça fait gagner du temps.

Et elle donna un baiser au chaton, manière de « le féliciter d'avoir été une Reine Noire. »

— Et toi, Boule de Neige ? (Le chaton blanc continuait à subir stoïquement sa toilette.) Je me demande quand Dina en aura fini avec Ta Majesté Blanche. Ce doit être pour ça que tu étais fichue comme l'as de pique dans mon rêve... Dina, est-ce que tu sais que tu es en train de lécher la Reine Blanche ? Franchement, c'est un crime de lèche-majesté !

Alice poursuivit son babillage en contemplant les chats, confortablement installée sur le tapis.

— Et toi, Dina ? Est-ce que c'était toi, le Patapouf ? Moi, je crois que oui, mais n'en parle pas tout de suite à tes amis, parce que je ne suis pas très sûre.

« Au fait, Minou, si seulement tu m'avais vraiment accompagnée dans mon rêve, parce qu'il y a une chose qui t'aurait beaucoup plu : c'est tous les poèmes qu'on m'a récités et qui parlaient de poissons. Demain matin, tu vas te régaler ! Pendant que tu prendras ton petit déjeuner, je te réciterai « Le Morse et le Menuisier ». Comme ça, tu auras l'impression de manger de vraies huîtres, mon chou !

« Mais, dis-moi, il y a une question qui me tracasse : qui a rêvé tout ça ? Allons, c'est très important ; arrête de te lécher la patte ! Comme si Dina ne s'était pas déjà donné assez de mal... Parce que, tu vois, c'est soit moi, soit le Roi Noir. Bien sûr, il faisait partie de mon rêve, mais moi aussi, j'aurais pu faire partie du sien ! Alors, Minou, est-ce que c'est le Roi Noir qui a rêvé ? Tu devrais le savoir : tu étais sa Reine... Voyons, Minou, aide-moi ! Je suis sûre que ta patte peut attendre...

Mais l'agaçant petit chat se contenta de passer à l'autre patte, faisant comme s'il n'avait rien entendu.

Et vous, quelle est votre opinion sur la question ?

La barque sous un ciel radieux
Avance sur le fleuve bleu,
Un soir de juillet merveilleux.

Ravive en moi ces trois enfants,
Épanouis et rayonnants,
Naviguant au soleil couchant.

Tout cela est loin désormais,
Ces promenades que j'aimais :
Hiver a remplacé juillet.

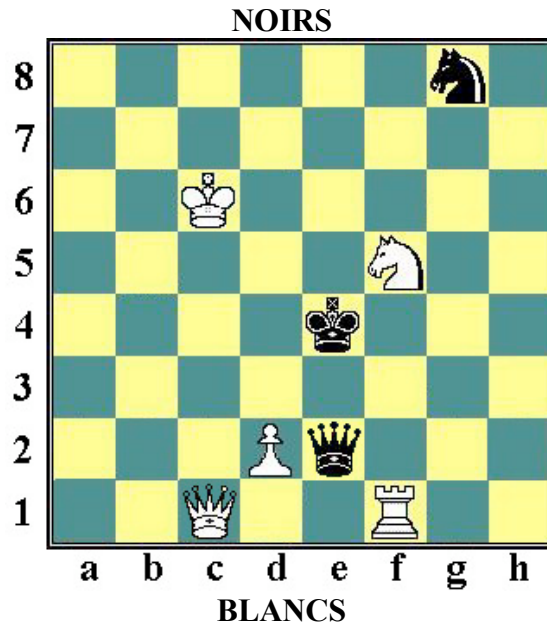
Il est un rêve en mon sommeil :
Alice au Pays des Merveilles,
Contrée à nulle autre pareille.

Ces enfants je les reverrai ;
Heureux encor de m'écouter,
Ils viendront se blottir tout près.

En ce Pays ils m'attendront,
Rêvant quand les jours passeront,
Ignorant le cours des saisons.

Ne croyez pas que tout s'achève :
Il n'y a dans la vie qu'un rêve.

FIN



Le Pion Blanc (Alice) joue et gagne en dix coups

1. Alice rencontre DN	p.11	1. DN va en h5	p.12
2. Alice traverse d3 (en chemin de fer) et va en d4 (Bonnet Blanc et Blanc Bonnet)	p.14 p.15	2. DB va en c4 (à la poursuite du fichu)	p.27
3. Alice rencontre DB (et son fichu)	p.27	3. DB va en c5 (se change en brebis)	p.29
4. Alice va en d5 (boutique, barque, boutique)	p.29	4. DB va en f8 (pose l'œuf sur l'étagère)	p.31
5. Alice va en d6 (Patapouf)	p.32	5. DB va en c8 (fuyant CN)	p.42
6. Alice va en d7 (forêt)	p.44	6. CN va en e7 (échec)	p.45
7. CB prend CN	p.46	7. CB va en f5	p.52
8. Alice va en d8 (couronnement)	p.52	8. DN va en e8 (examen)	p.53
9. Alice promue Reine	p.56	9. DB va en a6 (soupière)	p.60
10. Alice prend DN (échec et mat)	p.61		

Disposition des pièces au départ

BLANCS		NOIRS	
a1	Bonnet Blanc	Marguerite	Patapouf
b1	Licorne	Lepus	Menuisier
c1	Brebis	Huître	Morse
d1	Reine Blanche	Lys	Reine Noire
e1	Roi Blanc	Faon	Roi Noir
f1	Très Vieil Homme	Huître	Corbeau
g1	Cavalier Blanc	Cappifex	Cavalier Noir
h1	Blanc Bonnet	Marguerite	Lion
		Marguerite	a8
		Messenger	b8
		Huître	c8
		Lys Tigré	d8
		Rose	e8
		Huître	f8
		Crapaud	g8
		Marguerite	h8